UN SANCTUAIRE DE MITHRA INÉDIT EN SYRIE DU SUD

Dans cet article [1], je présente les différents aspects d'un ensemble monumental en partie rupestre avec une grotte, situé dans le village antique hauranais de Ša'āra, à environ 45 km au sud de Damas. Une relecture de ces vestiges visibles et connus de longue date a débuté en mai 2000 dans le cadre d'un programme d'étude monographique du site [2]. De nombreux indices convergents me conduisent à proposer d'y voir un *mithraeum* [3].

---

1. Le colloque consacré à « Mithra en Orient » a été l'occasion de soumettre ces premiers résultats à l'appréciation de la communauté scientifique. Les organisateurs, Pierre-Louis Gatier et Marie-Françoise Boussac qui se trouvaient par chance en Syrie en juillet 2000, ont été les premiers informés de ces trouvailles et je les remercie très sincèrement de m'avoir invité. Je tiens à remercier Pierre-Louis Gatier pour son soutien et ses conseils éclairés ainsi que Jean-Marie Dentzer et Maurice Sartre pour leur judicieuses remarques. [Dessins et relevés : M. Kalos].

2. Ce village antique bien conservé, pouvant faire l'objet d'une présentation touristique aisée à proximité de l'autoroute Damas-'Ammān, a retenu l'attention de la société Elf Hydrocarbures Syrie (aujourd'hui Totalfinaelf) et bénéficie d'une convention de partenariat entre cette société et la mission « Syrie du Sud » sous la direction de J.-M. Dentzer pour son étude et sa mise en valeur. Une étude monographique approfondie a ainsi été engagée depuis deux ans, avec le soutien de l'IFAPO à Damas. Je tiens à remercier Daniel Sellier, directeur financier de la société à Damas et Clarisse Roinet, directrice du Mécénat, pour l'intérêt particulier qu'ils ont manifesté pour mes travaux. Il faut souligner l'appui tout aussi constant qu'efficace apporté par la Direction Générale des Antiquités et des Musées de la République Arabe Syrienne en la personne de 'Abd al-Razzāq Mu'āẓ, directeur général, et de Michel Maqdisī, directeur des fouilles, mais aussi celui, quotidien pendant les missions, de la Direction des Antiquités de Dar'ā et de ses représentants sur le terrain. Les travaux ont été menés avec le concours de Rémi Georges (ingénieur topographe ESTP), Sébastien Lenne et Mathilde de la Loza (topographes stagiaires ESTP), Tristan Yvon (archéologue à l'AFAN), François Renel (archéologue et céramologue), Arnaud Chevalier (archéologue bénévole).

3. Les résultats présentés lors du colloque reposaient uniquement sur une étude architecturale du monument tel qu'il apparaissait alors, masqué en partie par des éboulis

Topoi 11 (2001) [2003]
p. 229-277

Le village antique de Ša'āra occupe le rebord nord-ouest du vaste plateau de laves chaotiques du Lağāt (Ledja), à 5 km au sud-ouest de la *metrokômia* romano-byzantine de Mismīya-*Phaena* et à quelques kilomètres à l'est de l'un des axes de communication menant de Damas à la Palestine et à la Transjordanie (*fig. 1*) [4].

Ša'āra, qui devait sans doute porter le même nom dans l'Antiquité [5], est un village de grande dimension (env. 17 ha), muni de thermes et, fait exceptionnel pour un village, de remparts (*fig. 2*). Son origine pourrait, comme pour d'autres villages de la région, résulter de la politique de sédentarisation et de contrôle engagée à la demande d'Auguste vers 20 av. J.-C. par le roi Hérode le Grand et poursuivie par ses successeurs. À l'époque provinciale, après la création de la Province d'Arabie par Trajan en 106, ou au plus tard sous Marc-Aurèle, le village de Ša'āra se trouve placé à 5 km à l'ouest de la nouvelle voie romaine *Damas-Bostra*, route stratégique qui a été construite à grands frais en traversant de part en part du nord au sud le plateau basaltique [6]. Le Lağāt, qui signifie « refuge » en arabe, la *Trachonitis* des Anciens, est réputé dès l'Antiquité pour son insécurité et pour le brigandage auquel se livraient ses habitants (Strabon, *Géographie*, XVI, 2, 20 ; Flavius Josèphe, *Antiquités juives*, 342-364). La présence de garnisons pour surveiller le secteur est attestée à l'époque hérodienne, avec l'installation d'une colonie militaire de juifs babyloniens du nom de *Bathyra*, généralement identifiée à la moderne Baṣīr à environ 10 km à l'est de Ša'āra [7], puis, à l'époque provinciale, par des détachements de la IIIe légion *Gallica* et de la XVIe légion *Flavia Firma* à quelques kilomètres, dans la *metrokômia* de *Phaena* [8], principale étape sur la nouvelle voie romaine avant la traversée du Lağāt.

---

et d'importants dépôts archéologiques. Une nouvelle campagne a eu lieu en juin 2001. Elle confirme les conclusions des premiers travaux.

4. Chemin que reprend aujourd'hui le tracé de l'autoroute Damas-Dar'ā-'Ammān.

5. M. Sartre m'a aimablement communiqué la référence d'une inscription de Rome (*ICUR* III, 8395) corrigée et expliquée par D. FEISSEL, « Remarques de toponymie syrienne », *Syria* (1982), p. 338-339, qu'il reprend dans le volume XV en préparation des *Inscriptions Grecques et Latines de la Syrie* (*IGLS*), qu'il consacre au Trachôn et à sa bordure, au chapitre Ša'āra, p. 55 : Zénodôros fils de Ausos, avec l'ethnique Σααρηνός, qui correspondrait peut-être au village de Ša'āra.

6. Cf. BAUZOU 1986, p. 151.

7. DUSSAUD 1927, p. 330-331.

8. La *metrokômia* romano-byzantine de *Phaena* était la dernière étape importante sur cette route avant la traversée du désert de lave. La présence de nombreuses tours militaires de surveillance le long de la voie dans la portion nord du Lağāt ainsi que celle d'inscriptions attestant le cantonnement de détachements de la IIIe *Gallica* et de la XVIe *Flavia Firma* à *Phaena* permettent de supposer l'installation au second siècle dans cette agglomération d'une garnison vouée à la surveillance de la route Cf. BAUZOU 1985, p. 139. Cf. aussi à ce sujet : KALOS 1997, p. 997, note 38.

Les maisons du village, comme les autres bâtiments du site, sont construites en basalte selon des techniques (encorbellement) et des plans typiques du Ḥawrān. L'occupation se poursuit aux époques byzantine et médiévale. À l'époque romaine, le village compte au moins deux temples traditionnels de style gréco-romain, à l'époque byzantine peut-être trois églises, plus tard deux, voire trois mosquées.

Les premiers travaux archéologiques consacrés à Ša'āra ont été réalisés au début du 20e siècle par H.C. Butler, qui relève et publie les thermes du village [9]. Plus récemment, en 1979, F. Villeneuve, avec l'aide de l'architecte J.-P. Fourdrin, a engagé une première étude globale des lieux avec l'exécution d'un plan topographique sommaire et le relevé plus détaillé de plusieurs édifices dont une grotte, présentés dans *Hauran* I [10]. Il a ensuite publié un plan et une coupe d'un monument semi-rupestre « énigmatique » situé près de cette grotte et dont le dispositif lui semblait s'apparenter aux « alcôves » des maisons romano-byzantines de la région [11]. F. Villeneuve a surtout remarqué que ce bâtiment était unique dans le Ḥawrān, c'est-à-dire qu'il ne correspondait à rien de connu dans la région. Il a donc avec perspicacité posé la question de sa fonction, cultuelle, funéraire ou autre. Les nouveaux travaux d'étude du site ont permis de reprendre la question.

Dans cet exposé, je décrirai tout d'abord le contexte de l'installation rupestre, sa position dans le village, les constructions qui l'entourent, et surtout sa forme architecturale. Dans un deuxième temps, je m'attacherai à son interprétation. Sa fonction mithriaque, de même que celle d'une installation plus vaste auquel il se rattache, est claire. Je présenterai enfin les questions de datation, en fonction des éléments limités dont nous pouvons disposer au stade actuel des recherches.

---

9. H.C. BUTLER 1919, Part 7 : The Ledjā, p. 439.

10. Ces travaux offrent une bonne introduction à la connaissance archéologique du village, cf. VILLENEUVE 1985. Un plan de la grotte est publié p. 87, édifice [J] du plan général, texte p. 85-89 (la grotte est présumée être un hypogée).

11. VILLENEUVE 1997, p. 279, fig. 15.

I. Les bâtiments

1. Situation de l'installation rupestre dans le village de Ša'āra *(fig. 2, fig. 9)*

L'installation rupestre est située au sud-ouest du village, dans un secteur enclos par le rempart, et qui se distingue par sa faible urbanisation et l'absence de quartiers d'habitation. L'installation s'insère plus précisément dans le contour nord d'une vaste dépression à fond plat qui marque la topographie locale. Elle est environnée par plusieurs groupes de bâtiments de fonctions différentes, peut-être militaire pour deux d'entre eux, placés sur les hauteurs au sud et au nord de la dépression, religieuse pour le troisième, installé sur le plat de la cuvette. L'édifice (K 01) situé au sud a été fouillé en 2000 et a livré plusieurs fibules militaires romaines des 3e-4e s. ap. J.-C. [12]. Le groupe de constructions massives très ruiné accolé au bâtiment (F 12) qui domine immédiatement au nord l'installation rupestre a pu avoir une fonction défensive (un fortin ?) ou publique [13]. Le centre de la dépression contient les restes très dégradés, à peine reconnaissables, d'un grand temple traditionnel de style gréco-romain tourné vers l'est (J 07) et ouvrant sur une avant-cour dallée (J 08). La qualité des fragments de décor architectural et des éléments de sculptures en ronde-bosse sur basalte qui jonchaient en grand nombre le site jusque dans les années 1970 [14] prouve l'importance de ce temple, qui fut sans doute le centre religieux du village de Ša'āra dès le 1er s. ap. J.-C. et durant la phase romaine [15].

---

12. Communication personnelle de F. Renel, fouilleur de l'ensemble (K 01). La fonction précise des bâtiments n'est pas encore élucidée.

13. L'état de destruction des vestiges ne permet pas de porter un jugement définitif sur la question, mais une fonction « domestique » est exclue. Le long bâtiment rectangulaire (F 12) qui devait refermer le côté sud de cet établissement, mieux conservé, est un grand hall barlong à deux colonnes encadré par deux pièces latérales (supportant à l'origine plusieurs étages). Sa technique de construction le rattache plutôt à la phase pré-romaine. Il est considéré comme un édifice public dans l'inventaire du site (Pascale Clauss). Sans vouloir écarter cette hypothèse, il semble que son caractère massif, comme celui de l'ensemble de bâtiments organisés autour d'une cour auquel il se rattache, ainsi que la position dominante de l'ensemble, en bordure de pente, sont des arguments allant plutôt dans le sens d'une fonction militaire.

14. Il s'agit de sculptures de types très habituels dans les sanctuaires gréco-romains de la région : victoires, aigles, cavaliers, chars, lions, etc. Une partie a été transportée au musée de Buṣra.

15. La céramique ramassée sur les lieux ainsi que des éléments de sculpture caractéristiques permettent de placer l'origine du temple dans la phase pré-romaine (1er s. ap. J.-C). Son installation, qui doit être liée aux origines même du village (au tournant de notre ère), a été suivie par un agrandissement ou une reconstruction dans la phase provinciale romaine.

Les vestiges de l'installation rupestre, beaucoup mieux conservés [16], se trouvent à moins d'une cinquantaine de mètres au nord du temple, disposés dans la continuité de la falaise rocheuse de direction générale est-ouest qui limite ici la dépression. L'installation rupestre comprend deux ensembles (*fig. 3*) : à l'est, un groupe de bâtiments antiques à fonction « économique » ; à l'ouest le sanctuaire proprement dit, objet de cet article.

— Le groupe de bâtiments à fonction « économique », adjacent au sanctuaire, est organisé autour d'une cour dans un profond et large renfoncement de la falaise (J-05). Bien que sa fonction ne s'inscrive pas directement dans la thématique traitée ici, il est nécessaire de s'y arrêter brièvement car il existait manifestement un lien entre celui-ci et le sanctuaire.

— Le sanctuaire était constitué de deux salles indépendantes et contiguës engagées successivement dans la falaise et précédées par une avant-cour de plan irrégulier, qui a en grande partie disparu (J-03). À l'ouest se trouve la première salle, qui se présente sous la forme d'une vaste cavité naturelle, une grotte barlongue placée en arrière de la falaise dont la façade seule a été partiellement dégagée (J-02). À l'est se trouve la deuxième salle – le monument publié par F. Villeneuve – qui a concentré jusqu'ici l'essentiel de notre attention et fourni la matière principale de cette étude. Ce monument, nommé ici « bâtiment est » (J-04) [17], est une salle semi-rupestre qui s'inscrit précisément dans un décrochement et une anfractuosité du roc. La salle comprend une pièce carrée et, au fond, face à la porte qui s'ouvre au sud, le renfoncement d'une niche monumentale voûtée ou « abside » [18] dont le front était orné de reliefs. Les deux salles, « le bâtiment est » et « la grotte », sont associées dans un même programme architectural. Ce

16. La construction de l'importante caserne ottomane de Mismīya à la fin du 19e s. est peut-être à l'origine de cette récupération systématique, comme cela a été signalé pour d'autres temples du secteur (par exemple l'édifice dit « prétoire » à Mismīya même) ; cf. BUTLER 1919, Part 7 : The Ledjā, Mismiyeh, p. 440. Les Ottomans recherchaient des blocs de parement prêts à l'emploi, ou nécessitant peu de retaille, d'une qualité élaborée, qu'ils trouvaient facilement dans les grands sanctuaires antiques de la région. Des transports sur des distances importantes n'étaient pas un obstacle, comme en témoigne H.C. Butler qui indique que le sanctuaire de Ba'al-šamīn à Sī' a servi de carrière pour la construction de la caserne de Sūwaydā' située à 7 km ; cf. BUTLER 1916, part 6 : Sī', p. 367. À Ša'āra, les vestiges qui nous intéressent ont échappé à la récupération étant donné la piètre qualité du basalte utilisé pour les blocs de parement. Le temple situé dans la dépression offrait de ce point de vue beaucoup plus d'intérêt pour les récupérateurs de matériaux.

17. Il est apparu préférable d'utiliser l'expression neutre de « bâtiment est » plutôt que de conserver celle jusqu'ici usitée d'« édifice à alcôve » pour désigner le monument dans le cadre de cet exposé.

18. Ce terme d'« abside » est fréquemment utilisé dans la littérature concernant les *mithraea*, et c'est effectivement le terme architectural qui convient le mieux pour évoquer la place de cet élément dans le « bâtiment est ». Je l'ai donc retenu ici.

programme se définit tout d'abord par la cour commune, ensuite par une façade, conçue selon une composition d'ensemble, enfin par l'emploi d'une technique homogène, un même appareil rectangulaire pseudo-isodome.

2. Description générale (*fig. 3*)

A. *Les bâtiments adjacents au sanctuaire (ensemble à fonction « économique »* J-05)

L'ensemble architectural adjacent, qui comprend deux bâtiments principaux bien conservés réunis autour d'une cour, devait préexister au sanctuaire (mis à part plusieurs constructions médiévales situées au sud) [19]. Cet ensemble, d'organisation et de technique habituelles dans les maisons du village, présente cependant une certaine originalité par l'ampleur des bâtiments et des espaces que l'on a réservés aux fonctions économiques : le rez-de-chaussée du bâtiment nord est une étable regroupant 25 mangeoires, chiffre qui dépasse largement les capacités habituelles des maisons ; le bâtiment situé à l'est consiste en une sorte d'entrepôt, vaste grenier ou grange de plus de 25 m de long sur 8 m de haut, muni de deux grandes portes et couvert au moyen d'une enfilade de cinq arcs en plein-cintre, sans équivalent dans l'habitat par son ampleur. Ce constat est d'autant plus frappant que l'on ne décèle pas un accroissement proportionnel des surfaces réservées à l'habitation, ou encore d'éléments faisant apparaître une plus grande richesse de ses occupants. Il faut donc admettre qu'il ne s'agit pas d'une « maisonnée » de base, ni même d'une riche maison, mais bien plutôt d'une dépendance, un domaine [20]. Cette interprétation revêt un grand intérêt car existait une communication par une porte secondaire entre sa cour et le

19. L'angle nord-est du « bâtiment est » (J 04) s'appuie contre un bâtiment de l'ensemble (J 05). Le « trait de sabre » visible entre les deux constructions indique clairement une antériorité de l'installation domestique et agricole sur le sanctuaire rupestre.

20. S'agit-il malgré tout d'une maison, et dans ce cas il faudrait supposer qu'elle appartenait à un propriétaire plus riche que les autres (mais on peut se demander alors pourquoi la partie habitation est si peu développée, à moins que le propriétaire ait résidé ailleurs) ? ou bien faut-il penser qu'il s'agissait d'un autre type de propriété, tel que : religieuse (domaine par exemple du grand sanctuaire voisin), militaire (les étables pourraient être alors des écuries), ou encore administrative (grenier public, collecte de l'impôt) ? H.C. Butler, qui a visité les lieux et est frappé par les dimensions, acceptait d'y voir une sorte de « khan », suivant en cela les dires des bédouins occupant les lieux (si on accepte cette idée, il faudrait y voir alors un lieu d'accueil pour les pélerins et voyageurs, amenés à fréquenter le sanctuaire voisin ; cela semble peu vraisemblable). H.C. Butler considère aussi que ces bâtiments sont parmi les plus anciens du site ; BUTLER 1919, p. 438. Il est surprenant que, présent sur les lieux, il n'ait pas mentionné la grotte et le « bâtiment est », qui auraient dû logiquement attirer son attention.

sanctuaire, à travers le « bâtiment est » (J 04), indiquant par là un lien entre les deux installations [21]. La question de la propriété de l'ensemble « économique » peut ainsi avoir des répercutions importantes pour comprendre l'origine et le contexte social du sanctuaire rupestre, question évoquée plus loin. L'interprétation mithriaque du sanctuaire enrichit la question et évoque dans cette problématique différents cas connus. Il paraît utile d'élargir l'étude à ce secteur dans l'avenir.

B. *Le sanctuaire : la cour (J-03)*

Le « bâtiment est » (J 04) et la grotte (J 02) étaient vraisemblablement précédés au sud par un espace enclos qui les réunissait, comme une cour, dont les murs arasés en gros blocs soigneusement dressés apparaissent encore, à l'est et au sud, à la base de la clôture actuelle. Le mur ouest qui résulte d'une division médiévale réduit sensiblement l'extension originelle de cette cour, qui devait se prolonger vers l'ouest, mais aucune trace n'en est plus visible dans les éboulis du secteur. À l'est, la limite avec le groupe de bâtiments à fonction économique mitoyen (J-05) est rectiligne et clairement définie. Au sud, la cour est longée par une ruelle étroite est-ouest qui la dissocie du grand temple placé au sud, lui-même enclos (J-08). On accédait au sanctuaire par cette ruelle : le seuil de sa porte d'accès, disposé dans l'axe « du bâtiment est » (J 04), est encore conservé *in situ*.

C. *Le sanctuaire : la grotte (J-02)*

La grotte a une origine volcanique comme les nombreuses autres grottes du Lağāt : sa formation résulte de l'écoulement de laves fluides sous une croûte de basalte déjà refroidie et solidifiée à la surface. La cavité est placée immédiatement derrière la falaise, parallèlement à celle-ci. Son plan est barlong avec une longueur de 38 m pour 11 m de large (largeur maximale au centre). Elle est remplie d'une couche d'éboulis irréguliers tardifs, d'une épaisseur comprise entre 1 et 3 m. Sa hauteur mesurable actuellement est d'environ 6 à 8 m.

À l'extérieur de cette cavité naturelle, la paroi de la falaise est revêtue d'un mur appareillé à parement simple pseudo-isodome de 43 m de long, avec des assises d'environ 0,6 m, l'ensemble reposant sur une *krépis* formant deux petits gradins à la base du mur (*fig. 10*). Cette longue paroi est brisée à peu près en son milieu en deux pans rectilignes décalés et d'orientation légèrement différente, suivant le contour irrégulier et un peu courbe de la paroi rocheuse. Le tronçon est a été en grande partie remanié, mais son extrémité, qui bute contre la façade ouest du « bâtiment est », est bien conservée. La hauteur maximale actuellement

21. L'antériorité probable de l'ensemble « économique » et la création en mitoyenneté du sanctuaire (la limite, rectiligne, résulte d'une division nette), le caractère rupestre des deux installations et surtout la porte, témoignent d'un lien important. La nature de ce lien, bien réel, reste à définir.

visible atteint 3 m pour environ 4 m à l'origine. Ce mur, qui refermait la cour au nord, avait été aussi conçu pour doter la grotte d'une façade monumentalisée. Il comportait plusieurs aménagements liés à cette fonction : deux baies de grandes dimensions sont disposées à l'emplacement d'ouvertures naturelles de la paroi, sa porte d'entrée et une fenêtre ; un accès secondaire à la cour du sanctuaire y est aussi disposé.

La porte d'accès à la grotte est placée au milieu de la façade, à l'emplacement du changement de direction du mur. Elle était en surface complètement masquée par les blocs provenant de sa destruction, mais restait partiellement visible dans une sorte de petit couloir souterrain aménagé sous les éboulis à l'époque médiévale. Les dégagements opérés dans ce secteur en 2001 ont permis de mettre au jour cette grande porte de 2 m de large et 2,35 m de haut, soigneusement appareillée et couronnée par un arc de décharge, ainsi que son accès, son seuil étant situé à 1,10 m en contrebas du niveau de circulation extérieur. Un escalier de 7 marches, formant en avant une sorte de *dromos*, permettait d'y accéder *(fig. 11)*.

L'importance de la porte était soulignée architecturalement : elle était, d'une part, intégrée dans une sorte de petit bâtiment d'entrée en légère saillie, qui permettait de relier les deux pans de mur de façade de la grotte, décalés et de direction différente, dans une composition architecturale d'ensemble ; d'autre part, l'orientation de ce bâtiment d'entrée se calquait sur celle du « bâtiment est », comme sa saillie, ce qui dénote une volonté de mettre sur le même plan les entrées des deux salles du sanctuaire.

Le bâtiment d'entrée de la grotte fut plus tard, dans la phase byzantine, l'objet d'un nouvel aménagement. Un véritable porche fut construit dans son prolongement, couvrant totalement l'escalier, précédemment à l'air libre. Ce porche avait sa propre porte. Son linteau, retrouvé dans les ruines, était orné de deux croix en relief. De cette même période chrétienne date probablement un claustra en pierre de forme semi-circulaire, ajouré de losanges, retrouvé dans les décombres. Il avait été conçu pour être placé dans l'ouverture de l'arc de décharge de la porte intérieure.

La fenêtre, restée jusqu'à nos travaux le seul accès à la grotte, est aménagée dans la portion ouest du mur de façade, au dessus de la *krépis*. Cette ouverture de 2,3 m de large pour une hauteur de 1 m, surmontée d'une plate-bande et d'un arc en plein cintre, est placée à 3,5 m au dessus du niveau de circulation interne actuel. La hauteur réduite de cette baie et sa position élevée dans la salle permet de l'interpréter comme une fenêtre, ou plus exactement comme un soupirail qui avait pour fonction d'éclairer l'abside naturelle qui termine la partie occidentale de la grotte.

L'accès secondaire à la cour du sanctuaire se présente sous la forme d'un escalier raide et étroit débouchant sur la façade de la grotte et disposé le long du mur de retour ouest de son bâtiment d'entrée. Les marches reposent en grande partie sur la forte déclivité de la paroi rocheuse, aménagée à cet effet. Cet escalier, *quasi* dérobé, devait se prolonger plus haut dans la pente, ce que semblent indiquer les traces retrouvées. Il est probable qu'il avait été prévu pour permettre une communication directe avec l'ensemble architectural (F 12) surplombant le sanctuaire au nord. L'hypothèse a été faite plus haut qu'il pouvait s'agir d'un petit fortin, ce qui reste à démontrer.

L'intérieur de la grotte, qui conserve la trace d'aménagements anciens, a été fortement perturbé par des réutilisations successives et par l'activité des chercheurs de trésor. Les éboulis informes qui la remplissent sont jonchés en surface de nombreux blocs taillés, qui proviennent, en partie au moins, de la destruction de la façade. La paroi interne sud de la grotte est encore revêtue d'un mur percé de niches murales, en tous points

comparable à l'aménagement de la salle du « bâtiment est » (J 04) décrit plus loin. À l'extrémité orientale de la grotte subsiste un puits soigneusement foré dans le roc, avec son orifice de puisage d'origine, fait d'une seule grande dalle percée d'une ouverture carrée [22].

Un petit sondage réalisé autour du puits prouve qu'aux périodes byzantine et islamique le secteur a fait l'objet de réaménagements liés au puisage, avec la création d'un nouvel accès plus direct à travers le mur de façade de la grotte ainsi que la construction d'un escalier et d'un dallage autour de l'orifice. Le remplissage a livré plusieurs fragments de sculptures sur lesquels nous reviendrons.

Le caractère relativement monumental de la façade de la grotte, de sa porte d'accès et de ses aménagements internes prouve que cette vaste salle naturelle avait une fonction importante. L'interprétation mithriaque du « bâtiment est », proposée plus loin, fournira des éléments qui permettront d'évoquer la question de sa fonction dans le cadre du sanctuaire.

3. Description du « bâtiment est » (bâtiment semi-rupestre J-04 ; *fig. 4*)

A. *Le « bâtiment est » : apparence extérieure (fig. 12)*

Extérieurement, à l'extrémité orientale du mur de façade de la grotte, le « bâtiment est » devait avoir l'apparence d'un bloc lisse à demi encastré à l'ouest et au nord dans un décrochement de la falaise. Ses deux façades, qui étaient appareillées et à l'origine enduites, ne comportaient aucun décor, mise à part la moulure du chambranle de la porte percée dans sa façade principale au sud. Le soin manifeste réservé à l'extérieur de l'édifice n'empêchait pas sobriété et discrétion. Un corbeau encore en place à une hauteur d'environ 4 m dans l'angle sud-ouest de la façade sud prouve que l'édifice était précédé d'un portique. Une bonne partie de cette façade a été détruite et reconstruite sommairement à une date tardive. La fouille a montré qu'à cette occasion les montants de la porte furent alors déplacés, ce qui permet d'expliquer l'étroitesse du passage actuel et sa position désaxée dans la façade.

B. *Le « bâtiment est » : la salle (fig. 4, fig. 13)*

Le plan de la salle du « bâtiment est » est approximativement carré (environ 7 m de côté), avec une couverture portée par un arc transversal médian appareillé. Cette couverture a été, comme la façade, en grande partie réparée ultérieurement, mais plusieurs éléments d'origine, conservés *in situ*, en

22. Il faut remarquer que contrairement à la majorité des villages antiques du Ḥawrān qui s'approvisionnent en eau à partir de citernes alimentées par les eaux de ruissellement et les wadîs, Ša'ara bénéficie d'une nappe phréatique que l'on atteint, dans les dépressions du site, à seulement quelques mètres sous la croûte basaltique, ce qui explique l'absence de citernes et un grand nombre de puits repérés dans le village.

permettent une restitution aisée : la partie antérieure de la salle était couverte par un plafond plat en dalles de basalte, supporté par des corbeaux en doucine renversée formant une corniche continue. En revanche, la partie postérieure était couverte par une voûte en berceau surbaissée, elle aussi constituée de dalles soutenues par des corbeaux. Les faces des dalles étaient très soigneusement ravalées et leur joints précisément ajustés et rectilignes. En revanche, les parois de la salle, excepté le côté nord dans lequel s'ouvre l'« abside », sont édifiées dans un appareil irrégulier rustique plus ordinaire, constitué de gros blocs de basalte vacuolaire sommairement dressés avec des faces caractéristiques, légèrement arrondies. Si l'on considère le soin apporté à l'extérieur de l'édifice, aux plafonds et à l'arc de la salle ou encore à l'« abside », il ne fait nul doute que ces parois internes étaient à l'origine soigneusement enduites de mortier de chaux, peut-être peint [23]. Le mur sud et les murs latéraux sont dotés de niches murales rectangulaires au nombre total de neuf, placées assez haut (entre 1 m et 1,3 m) et d'une profondeur comprise entre 0,6 et 0,8 m. À l'extrémité nord du mur est, à la place de la niche qui aurait dû s'y trouver selon la symétrie du plan, se trouve la petite porte latérale mentionnée précédemment qui donne accès à la cour de l'installation économique adjacente. Cette porte secondaire, qui était munie à l'origine d'un battant en bois, a un seuil surélevé d'environ 0,8 m par rapport au niveau de circulation interne. La paroi nord de la salle dans laquelle s'ouvre « l'abside » était, comme cette dernière, parée d'un appareil rectangulaire pseudo-isodome plus élaboré, à un détail près, original : on y a intégré à l'est un large pan du rocher grossièrement aplani, qui constituait à l'origine le seul signe apparent du caractère rupestre de l'installation. Le dégagement de la salle a montré que son sol avait été soigneusement revêtu de dalles quadrangulaires en basalte. Il est apparu, sur les côtés latéraux, que cette aire dallée ne couvrait pas la pièce jusqu'aux murs, délaissant une bande irrégulière comprise entre 0,4 m et 0,6 m. Cela indique que les côtés de la salle avaient été prévus pour recevoir des aménagements maçonnés reposant sur le sol et appuyés contre les murs. Ces éléments architecturaux disparus, détruits lors des phases de réoccupation postérieures, ne peuvent s'identifier typologiquement qu'à des banquettes. La hauteur de ces banquettes n'est pas restituable, mais leur largeur avait un minimum de 0,8 m et certainement davantage, si l'on considère logiquement que les murets qui les contenaient se fondaient sur le dallage lui-même. Ces banquettes disparues permettent à la fois d'expliquer la surélévation du seuil de la porte secondaire – on circulait donc par la banquette –, et la hauteur importante des niches murales, dont l'usage aurait été malcommode sans cela.

C. *Le « bâtiment est » : l'« abside » (fig. 4, fig. 13)*

L'« abside » était à l'origine surélevée sur un *podium* d'une hauteur d'un mètre, et son sol, aujourd'hui détruit, était probablement dallé. Son renfoncement

23. Cet enduit, comme on le constate souvent dans la région, n'a pas survécu au temps.

appareillé, profond de 3,85 m et large de 2,80 m, est couvert par une voûte en plein-cintre clavée qui se termine par une retombée en « demi-arc-de-cloître ». Les deux arêtes de la voûte sont constituées de voussoirs en V. À l'intérieur, du côté ouest, une porte basse de dimensions réduites donne accès à une sorte de placard de 1,3 m de côté voûté en « arc-de-cloître » et doté de trois petites niches murales rectangulaires.

L'ouverture de l'« abside », sous la forme d'un arc « triomphal », était ornée de figures en relief. Ce décor, complètement mutilé, a été martelé systématiquement, avec beaucoup d'acharnement, à une date ancienne. Nous verrons plus loin que l'iconographie de ce décor est d'une grande importance.

Entre l'arc et la voûte subsistent les traces d'aménagements qui prouvent que l'« abside » comportait une porte formant une sorte de tympan en façade. À l'intérieur, des ébrasements verticaux recoupent verticalement la voûte pour permettre l'ouverture de battants. La profondeur respective de ces ébrasements (0,65 m), qui correspond à un quart de la largeur de la porte (2,6 m), indique que celle-ci pouvait être close par deux volets faits chacun de deux vantaux repliables latéralement (peut-être sous la forme de grilles en fer ou de claustras en bois). Le relevé du rocher autour de « l'abside » et de son annexe montre que ces deux pièces occupent très précisément une anfractuosité naturelle. Cette anfractuosité devait ressembler avant son « habillage » à une sorte d'abri-sous-roche. Il est évident que la construction de l'« abside » dans les limites étroites de cette cavité a dû être techniquement difficile à réaliser.

D. *Organisation du plan d'ensemble*

Il apparaît clairement que le « bâtiment est » est organisé selon un principe d'axialité et de symétrie, réunissant la porte d'entrée sur la cour, le bâtiment lui-même avec son portique de façade, sa porte d'entrée, sa salle et enfin son « abside ». Mais on remarque que cette organisation générale de l'édifice présente des adaptations notables : la salle est légèrement trapézoïdale, la position de l'« abside » est largement décalée vers l'ouest et l'orientation de cette dernière dévie d'environ dix degrés vers l'est par rapport à l'orientation générale. Ces écarts, que l'on aurait pu attribuer à des malfaçons, découlent en réalité des caractères particuliers du site retenu pour l'édification, qui n'est pas un terrain libre. Il a fallu en effet faire d'importantes concessions architecturales pour adapter la construction au plan qu'offrait partiellement le contour rocheux de la falaise.

II. Un *mithraeum* original

1. Le « bâtiment est » : salle de banquet et salle de culte

A. *Lecture architecturale de la salle : une salle de banquet*

L'axialité et la progression architecturale qui organisent le « bâtiment est » est un principe adopté dans les grandes maisons urbaines ou villageoises de type « palatial » (cour, portique, éventuellement vestibule, puis salle de réception) et habituel dans la conception des édifices religieux.

L'absence au départ de données évidentes sur la nature du bâtiment et son caractère « énigmatique », « unique », nous obligeaient à ne privilégier dans notre approche ni l'une ni l'autre de ces fonctions, domestique ou religieuse [24].

Le rapprochement fait par F. Villeneuve avec les salles à « alcôve » des grandes maisons antiques du Ḥawrān s'imposait à la fois par le plan et par la présence d'une voûte en dalle, élément caractéristique des « alcôves ». Mais si la forme s'apparentait à ces salles, F. Villeneuve a bien montré que la fonction était *a priori* différente : il s'agit ici d'un bâtiment indépendant, au contraire des salles à « alcôves » qui sont des salles de réception et d'apparat ou des chambres intégrées architecturalement dans le corps d'une maison.

L'un des apports décisifs des nouveaux travaux a été d'établir grâce à la fouille que la salle était munie à l'origine de banquettes disposées le long de ses murs latéraux. Les salles à banquettes, dans des contextes religieux ou non, dans l'architecture du Proche-Orient antique, se prêtent à des usages divers mais spécifiques.

Des salles à banquettes sont présentes dans l'architecture domestique, en particulier urbaine (*triclinium* ou *andron,* le terme de *dīwān* a été parfois utilisé par les fouilleurs) [25], mais pour les mêmes raisons qui ont été évoquées précédemment pour les salles à « alcôves », cette éventualité a été écartée d'entrée. Il

---

24. F. Villeneuve a aussi posé la question d'une éventuelle fonction funéraire pour le bâtiment (Cf. *infra*, p. 2), qu'il aurait fallu alors comprendre en quelque sorte comme un « temple funéraire ». Cette fonction a été envisagée : il existe dans l'architecture antique des édifices de culte funéraire familial munis de banquettes pour les repas commémoratifs. Ce type d'édifice funéraire n'est pas attesté à notre connaissance en Syrie, mais il existe des *triclinia* associés à des tombeaux à Pétra. Les édifices de culte funéraire dans la région peuvent se présenter effectivement comme des chapelles ou des temples, mais leurs plans ne sont pas comparables. Par ailleurs, ces édifices sont associés au lieu d'inhumation. Or la fouille n'a donné aucune preuve de la présence d'un hypogée ou de tombes (pas de *loculi* ni d'*arcosolia* caractéristiques), ni dans l'édifice ni dans l'environnement immédiat, les nécropoles se trouvant d'ailleurs essentiellement à l'extérieur du village.

25. Par exemple à Apamée ou à Doura-Europos.

faut d'ailleurs constater qu'il n'y a pas de salles à banquettes attestées archéologiquement dans les maisons villageoises de Syrie du Sud [26].

En revanche, dans cette même région, subsistent des salles villageoises qualifiées de « maisons communes » par les inscriptions qu'elles portent sur leur linteau, et qui sont considérées comme des locaux de réunions et d'accueil communautaires, à caractère public, ayant probablement cette fonction de salle de banquet et de réunion dans le cadre de l'organisation politique très particulière, plus ou moins autonome, dite « poliade », des villages de la région. Ces salles (dont on ne peut prouver qu'elles étaient munies de banquettes en l'absence de fouilles, mais cela est probable) présentent un plan carré comparable à la salle de Ša'āra, avec un arc médian et les mêmes niches murales, mais n'ont pas d'abside axiale ni même de niche occupant une place plus importante à cet endroit [27].

Dans le domaine religieux au Proche-Orient, les salles à banquettes sont courantes dans les sanctuaires, comme salles à manger pour les repas cultuels pris en commun [28]. Elles sont des fondations à usage réservé qui relèvent d'associations limitées de membres appartenant à la communauté des fidèles. Ces locaux spécifiques prennent place autour du temple, dans l'enceinte même du *temenos*. Il s'agit de salles de dimensions variables, indépendantes les unes des autres ou mitoyennes, munies de banquettes en général sur trois côtés, parfois même sur le quatrième côté de la porte d'accès.

En Syrie du Sud, les exemples de locaux de réunion et de banquet cultuels se limitent pour l'instant aux salles de l'agglomération du sanctuaire de Ṣaḥr, en cours d'étude [29]. Une de leurs caractéristiques, systématique et remarquable, est la présence, comme dans les « maisons communes » et finalement dans la salle de Ša'āra, de niches rectangulaires disposées en série dans les murs, que l'on interprète comme des niches-placards, probablement destinées à ranger les effets personnels des participants. La présence récurrente de ces niches dans ce type d'édifice en Syrie du Sud conduit à penser qu'elles pourraient être une caracté-

---

26. Il existe néanmoins plusieurs inscriptions provenant de village de la région qui mentionnent un *triclinos* ; VILLENEUVE 1985, p. 98.

27. « Maison commune » de Wāqm dans le Lağāt, daté de 316 ap. J.-C. (BUTLER 1917, II, A, p. 417 ; III, A, p. 788) et la « madrasa » de Qanawāt, datée du règne d'Hadrien (BRUNNOW 1905, n° 64, p. 116-117). Voir à propos de la fonction des « maisons communes » VILLENEUVE 1985, p. 82.

28. Par exemple dans les sanctuaires de Doura-Europos, de Palmyre et de Palmyrène du Nord en Syrie, ou encore ceux de Pétra, Ḫirbat al-Ṭannūr et Ḫirbat al-Ḍarīḥ en Jordanie.

29. Cf. KALOS 1997. Une campagne de fouille consacrée en juillet 2001 à l'agglomération cultuelle de Ṣaḥr a permis de confirmer définitivement la fonction de salle de banquet des bâtiments qui la constituent. La synthèse des résultats des travaux concernant le site de Ṣaḥr est actuellement en préparation (M. KALOS, TH. WEBER, J. DENTZER-FEYDY, *Le sanctuaire de Ṣaḥr,* à paraître dans la BAH de l'IFAPO).

ristique régionale des salles de banquet. Il faut noter par ailleurs que les plus grandes salles de banquet de Ṣaḥr comportent une petite porte de service latérale accessible depuis la *kliné*, en tout point identique à la porte de la salle de Ša'āra, elle aussi surélevée. À Ṣaḥr, de telles portes de service donnent accès à une petite pièce qui devait servir de cellier et de cuisine pour la préparation des mets, comme cela est attesté ailleurs, bien que, dans la majorité des cas, cette préparation devait se faire en plein air [30]. À Ša'āra, la porte ne donne pas accès à une petite pièce, mais à la cour de l'installation « économique » adjacente, qui, par sa fonction même, était propice à fournir des denrées alimentaires et adaptée à une activité culinaire [31].

La salle de Ša'āra avec ses niches murales se conformerait donc plus particulièrement au type des salles de banquets locales. Mais il faut bien constater que les bâtiments ayant cette fonction ne comportent pas, comme dans l'exemple de Ša'āra, d'abside axiale placée dans le mur de fond, mais possèdent une simple banquette continue.

Le « bâtiment est », avec son « abside » n'est donc pas une salle de banquet ordinaire : il faut non seulement considérer la présence de cette « abside », mais aussi constater qu'elle occupe la place centrale. L'« abside », avec sa façade monumentalisée et décorée, dominant la salle du haut d'un *podium* d'un mètre de haut (qui ne peut en aucun cas être confondu avec les estrades peu élevées des « alcôves »), est le point de convergence et d'aboutissement de l'ensemble du dispositif architectural de l'installation. La place hiérarchiquement très éminente qu'occupe l'« abside » dans l'organisation d'ensemble correspond bien à une fonction religieuse. Il faut donc comparer sa fonction à celle qui est réservée, dans un temple, à l'*adyton*, réceptacle de l'image cultuelle.

Le caractère cultuel de l'« abside » amène à comprendre l'édifice tout entier comme un bâtiment ayant eu une fonction religieuse. La salle à banquette occuperait, dans le schéma d'organisation d'un temple, la place réservée à la *cella*. Dans un temple, la *cella* n'est pas une salle à banquettes. Le culte de la

---

30. De nombreuses salles de banquets de Ṣaḥr sont dotées d'une petite pièce latérale étroite, fermant par une porte et accessible par l'extérieur. Les deux édifices les plus grands (édifices XXXIII et XVII) ont des portes intérieures donnant accès à ces pièces de service latérales (Cf. KALOS 1997, fig. 5 et fig. 6). Ces exemples trouvent des parallèles à Doura-Europos, par exemple l'exèdre à banquette 49 du temple d'Adonis et son annexe, dont la fonction de cellier est attestée par son inscription datée de 181/82 ap. J.-C. Les parallèles les plus précis se trouvent en Palmyrène du Nord, dans le temple d'Abgal à Ḫirbat al-Samrīn, dans les deux salles de banquet principales situées de part et d'autre de l'entrée du temple. Elles comportent chacune une porte secondaire percée à l'extrémité d'un des murs latéraux, accessible par la banquette et donnant accès à la cour (SCHLUMBERGER 1951, fig. 5).

31. Cela voudrait dire que la préparation des repas aurait été rejetée hors des limites du sanctuaire, ce qui n'est peut-être pas très surprenant si l'on admet la vraisemblance d'une propriété commune entre le sanctuaire rupestre et l'installation « économique » (voir *supra* note 21),

divinité et le repas cultuel sont des rites séparés abrités, comme cela a été dit plus haut, dans des lieux distincts : d'un côté le temple, de l'autre les salles de banquet. Le bâtiment apparaît comme une synthèse de ces deux fonctions normalement dissociées, à la fois salle de culte et salle de banquet.

B. *Lecture architecturale de l' « abside » : un antre sacré*

L'emplacement de l'« abside » dans une anfractuosité naturelle de la paroi rocheuse est un fait en soi suffisamment original pour qu'il ne puisse être anodin. L'anfractuosité, face cachée du bâtiment, est son point d'origine et sa raison d'être. Fait inexplicable autrement, elle apparaît comme le fondement mystique de l'« abside », sa nature profonde. L'« abside » est donc symboliquement une caverne sacrée, un antre mythique. Le culte pratiqué dans le « bâtiment est » n'est donc pas ordinaire.

Dans l'« abside », l'image cultuelle pouvait avoir la forme d'une statue, d'un groupe statuaire, ou à la rigueur d'un bas-relief, à la condition qu'il n'ait pas été encastré, car le mur de fond de l'« abside » n'en porte aucune trace. La petite annexe-placard latérale avec ses trois niches murales, à laquelle la petite voûte en « arc-de-cloître » confère un caractère précieux, doit dans ce contexte être considérée comme un dépôt pour des objets sacrés, telle une sacristie ou un trésor. La séparation entre l'« abside », saint des saints, et la salle, était encore accentuée architecturalement par l'encadrement de sa porte formant tympan dans l'ouverture de l'arc, éventuellement dotée d'un dispositif de fermeture léger [32]. Pour compléter l'ouverture de l'« abside », il faut probablement restituer un escalier d'accès devant son *podium*.

C. *Le « bâtiment est », une architecture mithriaque*

L'analyse architecturale approfondie du « bâtiment est » a permis de mettre en évidence sa fonction religieuse et d'établir clairement la nature des caractères architecturaux qui le distinguent des temples gréco-romains traditionnels :

— un local dans lequel sont confondues les fonctions de salle de banquet et de salle de culte, et qui s'oppose donc à la règle assez générale de séparation entre *cella*, qui sert en fin de compte d'habitat au dieu, et salle à manger sacrée. Mis à part des exemples attestés exceptionnellement en Syrie à Doura-Europos

32. Des dispositifs de séparation ou de clôture sont attestés dans différents cultes en Syrie : par exemple la barrière-« chancel » qui fermait le *thalamos* sud du temple de Bêl à Palmyre (SEYRIG 1975, restitution p. 77), la grille qui existait probablement devant la niche centrale de la pièce 5 du temple des Gaddé à Doura-Europos ou encore des rideaux, comme ceux qui fermaient, semble-t-il, l'exèdre du *thalamos* du temple de Baalšamīn à Palmyre (GAWLIKOWSKI 1989, p. 342).

et en Palmyrène du Nord dans le contexte de cultes locaux [33], ces caractères sont dans le monde romain répandus spécifiquement dans les salles mithriaques, qui ne sont pas des « temples » à proprement parler : lié à la liturgie particulière du mithriacisme, le *mithraeum* est avant tout une salle à manger communautaire, un lieu de communion entre les hommes et les dieux.

— Une architecture semi-rupestre et en partie souterraine, qui est centrée sur une petite caverne aménagée. Bien que cela ne soit pas exclusif, on connaît dans le monde romain et notamment au Proche-Orient des exemples de sanctuaires locaux liés à des antres rocheux [34], on sait que les *spelaea*

---

33. À Doura-Europos, où des salles de banquet comportent parfois une niche cultuelle, et sont qualifiées de « chapelles de banquet » (par exemple les salles G et E-F du temple de Bêl dans son premier état, dans le sanctuaire d'Aphlad à Doura ; pour une synthèse sur cette question, Cf. DOWNEY 1988, voir aussi DENTZER 1989, p. 312) et surtout en Palmyrène du Nord, où plusieurs temples présentent une synthèse de ces deux fonctions normalement dissociées (cf. SCHLUMBERGER 1951, p. 98 : « Dans les temples B de Kh. Ramadane, H de Marzouga et dans le temple de Kh. Leqteir, la même pièce sert de *cella* et de salle de banquet, et il en va peut-être de même dans les temples de Ras es Chaar, de Kh. Es Sané (pièce A) et dans le temple A de Kh. Ramadane » ; p. 102 : « Les salles à manger sont donc tantôt distinctes de la *cella*, tantôt confondues avec elle. Un parti intermédiaire est représenté par les salles pourvues dans la paroi de fond, d'une petite niche ») ; dans la région, le terme palmyrénien de « HYKL' » traduit par « local sacré », désigne d'ailleurs aussi bien une salle de banquet qu'un temple. Ces temples de fonction mixte sont, comme l'édifice de Ša'āra, dotés d'un renfoncement axial, niche ou abside ménagée au fond de la salle, inusité dans les temples gréco-romains traditionnels (cf. SCHLUMBERGER 1951, p. 98, pour les exemples de Palmyrène du Nord : « On observera cependant que, dans les deux premiers de ces temples [B de Kh. Ramadane, H. de Marzouga] et à Kh. Es Sané, les idoles se trouvaient sans aucun doute dans la petite niche ou abside ménagée au fond de la pièce, et qu'une sorte de saint des saints était ainsi distingué du local de réunion »). Ces particularités, qui se trouvent aussi dans des temples de Ḥatra (SCHLUMBERGER 1970, p. 131 ; par exemple les petits temples III et IV, Cf. DOWNEY 1988), indiquent éventuellement que les exemples syriens, situés dans des zones d'influence mésopotamiennes, puiseraient leur modèle dans ces régions. D. Schlumberger a aussi insisté sur les similarités entre ces temples de Palmyrène du Nord et les *mithraea,* ce qui lui permet d'ailleurs, comme il le rapporte, de convaincre F. Cumont (qui refusait jusqu'ici de l'admettre) de la fonction de salles de banquet des salles mithriaques (SCHLUMBERGER 1951, p. 103 et note 9).

34. Il existe plusieurs sanctuaires associés à des antres naturels au Proche-Orient : à Ḫirbat al-Samrīn en Palmyrène du Nord, où le temple d'Abgal comporte une petite grotte dans le mur du fond de la *cella.* (Cf SCHLUMBERGER 1951, p. 19 : « On peut songer à voir un antre naturel, ou le culte d'Abgal se serait d'abord abrité et autour duquel se serait développé tout le reste du sanctuaire ») ; en Haute Galilée la grotte de Pan à Baniyās (*Panias*), dans la région des sources du Jourdain, au pied de l'Hermon (Cf. MA'OZ 1993, p. 136-143) ; à *Gerasa,* le culte de Zeus serait lié à ses origines à un petit antre naturel (SEIGNE 1997) ; les temples rupestres de Sainte Thècle-'Aïn Mnin dans le Qalamun sont des édifices souterrains artificiels, creusés

mithriaques étaient construits, quand cela était possible, dans des grottes ou dans des lieux rupestres, qui évoquaient le lieu où Mithra avait tué le taureau dans une caverne. Entre les exemples construits et les exemples souterrains (les deux *mithraea* les mieux connus en Syrie – à Doura-Europos sur l'Euphrate et à Ḥawārta (Huarté) en Apamène – en sont d'ailleurs respectivement de bonnes illustrations) il existe une série d'édifices semi-rupestres dans lesquels le corps de l'édifice est adossé à une falaise, l'image étant seule insérée dans le roc [35].

La combinaison de ces caractères, une salle de banquet associée à un antre sacré, ne se retrouve nulle part dans les cultes locaux au Proche-Orient.

De manière générale, il faut admettre que le plan du « bâtiment est » entre bien dans le cadre typologique connu des *mithraea* (d'une grande variété si on les observe dans le détail) [36] : ils présentent tous un local de réunion ou « nef » comportant de part et d'autre d'une allée centrale deux banquettes construites ou *podia,* sur lesquelles s'allongeaient les convives. C'est ainsi que notre salle devait se présenter, avec des dimensions dans la norme de *mithraea* moyens [37].

La nef était en général voûtée, pour évoquer le plafond de la caverne mythique. Ce plafond cintré se retrouve à Ša'āra, bien que limité à la moitié postérieure de la salle, peut-être pour des raisons d'économie (?). Il évoquerait ici plutôt le porche de la caverne.

L'image de Mithra taurochtone, peinte ou sculptée au fond du sanctuaire était fréquemment placée dans une niche voûtée ou un *arcosolium* qui évoquait fictivement l'antre légendaire du sacrifice du taureau. Dans certains cas, cet « antre sacrificiel » prend la forme d'une abside, faisant saillie au fond de la nef comme ce sera le cas dans une église. Cette abside, s'il s'agissait d'édifices construits en surface, pouvait avoir extérieurement l'apparence du chevet d'une basilique chrétienne. Il existe des exemples rupestres où la niche, *arcosolium* ou abside, est taillée dans la paroi, ou, comme ici, insérée dans une cavité naturelle, le corps du bâtiment s'étendant en avant. Dans tous les cas, l'image cultuelle, en ronde-bosse, en relief ou en peinture, y était placée sur un *podium* accessible depuis l'allée centrale par un petit escalier, que l'on peut restituer ici. Quand il s'agissait d'un relief, celui-ci était souvent encastré au fond, mais il pouvait être

---

de main d'homme dans la paroi calcaire. Le temple B pourrait être consacré à Zeus (OUMARI 2001, p. 73-85).

35. Cf. *MMM*, I, p. 57 ; TURCAN 1993, p. 74-75. C'est par exemple le cas du *mithraeum* d'Angera en Italie (*MMM* 109, fig. 101 ; *CIMRM* 716), de Bourg-Saint Andéol en Ardèche (*MMM* 279 ; *CIMRM* 895), de Schwardzerden dans le Palatinat (*CIMRM* 1280, fig. 335-336), de Scarabantia en Pannonie (*MMM* 223, fig. 194 ; *CIMRM* 1636). À remarquer que ce dernier édifice était adossé, comme le « bâtiment est » de Ša'āra, sur deux de ses côtés à la falaise rocheuse, les deux autres côtés étant construits.

36. Pour cette analyse architecturale comparative, nous puisons largement dans la « typologie du *mithraeum* », TURCAN 1993, p. 74-78.

37. TURCAN 1993, p. 77-78. Pour la Syrie, les dimensions sont équivalentes à celles de Ḥawārta (Huarté) en Apamène.

libre et disposé sur un socle. La présence d'un encadrement de porte dans l'ouverture de l'« abside » ne semble pas généralisée, mais il faut signaler une telle particularité dans celle, de dimension et de profondeur comparable, du *mithraeum* de Doura-Europos lors de son troisième état daté de 240 ap. J.-C. [38].

La disposition axiale et symétrique du « bâtiment est » est un principe presque toujours respecté dans les *mithraea,* sauf lorsqu'on a été obligé d'insérer la construction dans un site contraignant (cas des *mithraea* souterrains, comme celui de Ḥawārta (Huarté), ou adaptés à des constructions préexistantes, comme à Doura-Europos).

Le portique de façade restituable en avant-corps est attesté dans divers exemples de *mithraea* non souterrains ou semi-souterrains, parfois avec un véritable *pronaos* comprenant éventuellement une petite pièce ayant une fonction de vestibule et de vestiaire (*apparatorium*) [39].

L'axe principal et l'ouverture au sud sont fréquents dans les temples gréco-romains traditionnels, qui privilégient l'est ou le sud. En revanche, il n'y a pas d'orientation répondant à des règles précises dans les *mithraea*, qui s'adaptent souvent aux circonstances locales [40]. Il existe ainsi plusieurs exemples qui s'ouvrent, comme le « bâtiment est », vers le sud [41].

2. Les reliefs de l'arc (*fig. 5, 13-15*)

Les éléments du décor sculpté en relief du front de l'« abside », dont subsistaient quelques traces mutilées *a priori* incompréhensibles, semblaient perdus, mais on pouvait penser qu'une analyse minutieuse permettrait d'identifier quelques-unes des figures et fournir des indications importantes pour compléter l'interprétation du monument. Au final, ce travail de déchiffrement [42]

38. *CIMRM* 34, fig. 11.

39. MMM, I, p. 58 : « Sur la voie publique se dressait une façade qui était sans doute formée régulièrement d'une colonnade surmontée d'un fronton. Les inscriptions l'établissent clairement, là même où n'a pas été constaté l'existence de ce portique » ; l'existence d'un *pronaos* à colonne ou d'un simple portique de façade a été reconnue ou restituée dans de nombreux cas : par exemple à Doura-Europos (*CIMRM* 34, fig. 10-11) ; en Lugdunaise à Vieux (*MMM* 275 et *CIMRM* 909) ; en Bretagne à *Camulodunum* (*CIMRM* 829, fig. 222) ; en Pannonie à Ptaj (*CIMRM* 1578, fig. 399) ; en Germanie, à Stockstadt (*CIMRM* 1158, fig. 304) ; à Heddernheim I (*MMM* 251, fig. 248 et *CIMRM* 1082 fig. 273) et à Heddernheim II (*MMM* 252, fig. 267 et *CIMRM* 1108, fig. 28).

40. MMM, I, p. 58 ; TURCAN 1993, p. 76-77,

41. MMM, I, p. 58, liste donnée en note 3. En Syrie, le *mithraeum* de Ḥawārta (Huarté), qui comporte une porte d'entrée latérale, a un axe qui se dirige vers le sud (plan dans GAWLIKOWSKI 2000, p. 265, fig. 2).

42. La difficulté principale était de distinguer les traces des contours et reliefs ayant appartenu au décor sculpté de celles qui pouvaient résulter des cassures, les unes et

a été largement récompensé, les résultats dépassant notre attente : le dessin a fait apparaître à l'évidence qu'il ne s'agissait pas d'un simple décor architectural, mais de représentations très particulières et spécifiques. Des thèmes iconographiques se dévoilaient, en liaison avec l'architecture. L'existence d'un programme composé de deux registres décoratifs complémentaires s'est finalement imposé :

— le premier registre était déployé sur l'arc proprement dit : il s'agissait d'un zodiaque ;

— le deuxième registre était une composition étagée sur ses retombées, des piédroits en forme de pilastres : il s'agissait de scènes à connotation religieuse.

L'identification du zodiaque et de ses supports immédiats, des Atlantes, ne pose aucun problème. Celle des scènes représentées sous les Atlantes est moins aisée.

La sculpture a un caractère « local » et n'est pas d'une qualité exceptionnelle, voire un peu fruste, mais l'état général ne permet pas de porter un jugement définitif.

A. L'arc proprement dit : un « arc zodiacal » (*fig. 5, fig. 13-14*)

Le zodiaque, dont huit signes ont été identifiés, était déployé sur la courbure de l'arc, formant iconographiquement un arc de cercle astral ou « arc zodiacal » [43].

Le zodiaque débutait à droite (à l'Orient) par le signe de la Balance et finissait à gauche (à l'Occident) par le signe de la Vierge. L'orientation des signes conservés, ascendante à droite mais aussi à gauche, indique que cet arc zodiacal était divisé en deux moitiés opposées et convergentes. Leur répartition suggère que ces deux moitiés encadraient une figure centrale placée à la clef.

Lors des martelages, la sur-épaisseur de la moulure de couronnement de l'arc a eu pour effet de protéger une petite bande de décor placée immédiatement contre elle. Ceci explique que la partie des motifs située vers l'extérieur soit toujours la plus visible. Par chance, cette bande mieux conservée présente les éléments et les attributs les plus significatifs.

— Moitié droite du zodiaque, en partant du bas

Le signe de la Balance est personnifié : son attribut, dont ne subsiste que la barre horizontale et un plateau, était placé devant un personnage portant une sorte de torque

---

les autres se confondant souvent. Dans une première étape, les traces reconnues pertinentes ont été soulignées à la craie. Dans une deuxième étape, un fac-similé de ces traces a été établi en les décalquant sur film transparent. Ce n'est qu'après réduction du dessin à l'échelle du 1/10e qu'un travail d'interprétation a pu être engagé.

43. Cette expression, employée par R. Turcan (TURCAN 1993, p. 100) a été retenue pour désigner cette forme spécifique de représentation du zodiaque, qui s'oppose au zodiaque fermé sous une forme circulaire (l'expression employée est alors celle de « cercle zodiacal »).

fermé autour du cou, les bras repliés vers le haut de la tête. Sur sa tête était juché un autre personnage, dont une partie du contour est visible, supportant lui-même, le bras gauche élevé, le Scorpion. Le bras et la main, qui empoigne la queue recourbée de l'animal, se dessinent clairement. Le corps du Scorpion est détruit, mais l'extrémité de trois pattes est conservée à droite. L'emplacement du Sagittaire présente encore quelques traces pour l'instant non identifiées. Les signes suivants sont totalement détruits.

— Moitié gauche du zodiaque, en partant du bas (fig. 14)

La Vierge a conservé, comme les autres signes, la moitié extérieure de son contour. Son bras droit replié vers le haut et la main tenant le bouquet d'épis brandi au-dessus de la tête sont évidents. Le Lion présente encore une silhouette reconnaissable, avec sa croupe, son dos et le contour imprécis de sa crinière où se distinguent encore quelques boucles. La tête était figurée de face. Les deux signes suivants sont disposés à la suite sur un même grand claveau. Le Cancer s'identifie à trois pattes recourbées, identiques à celles du Scorpion, et à la ligne courbe extérieure de sa pince gauche. Les Gémeaux se reconnaissent à un seul personnage conservé, le bras droit le long du corps, une grappe de raisin suspendue à la main. Le Taureau, la tête vue de face, est le signe le plus évident. Toute sa silhouette est reconnaissable avec une partie du relief. Quant au Bélier, il n'en subsiste que des traces dérisoires : profil de l'arrière du dos avec sa queue volumineuse et l'extrémité des pattes arrières. La tête a été retrouvée lors de la fouille de la cour, en avant de la façade.

L'utilisation du zodiaque comme élément d'un programme iconographique religieux est bien attestée à partir de l'époque impériale. Symbole cosmique, image de la perfection et de l'éternité du cosmos, le zodiaque y est une représentation symbolique des cieux. Il est l'attribut des grands dieux cosmiques et des divinités qui prétendent à l'universalité [44]. À Ša'āra, la place qu'il occupe dans le « bâtiment est » , ainsi disposé pour évoquer la voûte céleste, permet d'en déduire que c'est tout le plafond de l'« abside » qui avait été cintré à l'image du firmament. L'utilisation du zodiaque ouvert apparaît pour la première fois partiellement sur un médaillon de 140 ap. J.-C., l'arc complet seulement à partir de la seconde moitié de ce siècle, dans un contexte mithriaque, pour souligner l'orbe de l'antre sacrificiel [45]. Le zodiaque ouvert est par la suite, sous cette forme cintrée « d'arc zodiacal », un élément répandu *quasi* exclusivement dans les représentations mithriaques [46]. Le Proche-Orient, à cet égard, ne s'écarte pas du reste du monde romain [47].

---

44. Cf. GURY 1997, p. 497. « Le Zodiaque est la représentation symbolique des cieux. Il est le terme de l'ascension des âmes promises à l'immortalité.. Image de la perfection et de l'éternité du Cosmos, le Zodiaque est associé à tous ces éléments ».

45. GURY 1997, p. 496.

46. L'utilisation de l' « arc zodiacal » dans un autre contexte que celui de la représentation de la grotte mithriaque est attesté dans le cas d'un arc de triomphe, celui de Dativius Victor à Mayence, qui pourrait dater de la première moitié du 3e s. ap. J.-C. Cf. VON GALL 1968, p. 98-119, pl. 35.

47. Si l'on fait le bilan des représentations de zodiaques dans le contexte de l'architecture religieuse du Proche-Orient, il n'apparaît pas d'exemples cintrés dans les sanctuaires traditionnels : dans le temple de Bêl à Palmyre, le zodiaque est circulaire et sculpté au plafond du *thalamos* nord, entourant les bustes des sept planètes ; dans le temple de Ḫirbat al-Ḏarīḥ, le zodiaque est déployé horizontalement sur sa façade (VILLENEUVE 2000, p. 1546-1554) ; dans celui de Ḫirbat al-Ṭannūr, le zodiaque, supporté par une statue de victoire, est circulaire et entoure une *Tychè* (BUNNENS

Le zodiaque de Ša'āra présente des caractères tout à fait remarquables :

— le sens de lecture de droite à gauche, « sens horaire inversé » ou « sens astronomique », se trouve, à quelques exceptions près, dans les exemples fermés et non pas, comme c'est le cas ici, ouverts. Le zodiaque peint du *mithraeum* de la villa Barberini à Rome en Italie et celui également peint du soffite de la niche cultuelle du *mithraeum* de Doura-Europos en Syrie étaient jusqu'ici les deux seuls exemples connus [48] ;

— le Bélier, au début de l'année à l'équinoxe de printemps, est le signe initial des zodiaques mithriaques ouverts, alors qu'il est placé ici en haut de l'arc, le zodiaque débutant à droite par la Balance. Ce cas était jusqu'ici attesté uniquement dans l'exemple de Doura-Europos cité précédemment [49]. Cette

---

1969) ; à Ḥatra, un zodiaque circulaire gravé entoure le Soleil et la Lune (NEUGEBAUER 1954) Le zodiaque du relief mithriaque de Sidon, qui entoure complètement la taurochtonie, est un cas un peu original (*CIMRM* 75, fig. 26), mais la forme cintrée est employée à deux reprises dans le *mithraeum* de Doura-Europos : voûte peinte de la niche cultuelle (*CIMRM* 43) et arc de l'un des deux reliefs de la taurochtonie (*CIMRM* 40, fig. 15).

48. GURY 1997, p. 497 : « Les signes de zodiaques ouverts se succèdent de gauche à droite, ceux de zodiaques fermés sont en règle générale sens horaire inversé, ou sens astronomique ». R. Turcan n'est pas aussi catégorique, mais il regroupe probablement les deux types de zodiaques, ouverts et fermés, cf. TURCAN 1993, p. 59 : « Sur les reliefs et peintures mithriaques, les signes du zodiaque se déchiffrent tantôt de gauche à droite, tantôt de droite à gauche ». À l'analyse du *corpus* des zodiaques ouverts, il semble bien n'y avoir que deux exceptions à la règle : le cas du zodiaque de la villa Barberini à Rome (*CIMRM* 390, fig. 112, l'auteur dans son commentaire a interverti le sens de lecture) et le zodiaque peint de Doura-Europos (*CIMRM* 43). C'est ce que confirme BECK 1988 p. 92 : « Now the Barberini zodiac, together with one other exception, is alone among arciform Mithraic zodiacs in running from right to left » (l'autre exception est le zodiaque peint de Doura-Europos, *CIMRM* 43, précisé en note 221). Bien qu'il ne couronne pas l'image cultuelle, il faut signaler aussi le zodiaque avec un sens de lecture de droite à gauche du *mithraeum* des Sept Sphères à Ostie (*CIMRM* 242), qui est, de façon très originale, disposé en deux moitiés sur la bordure des deux *podia* de la salle. L.A. Campbell considère l'ordre des signes « horaire inversé » comme un « ordre oriental » (CAMPBELL 1968, p. 48, 4b2), à la suite de F. Saxl, qui voyait dans l'ordre de lecture de droite à gauche de l'imagerie mithriaque la marque d'une origine orientale, remise en question par TURCAN 1993, p. 59.

49. Selon Cumont, *MMM*, I, p. 111 : « Ces signes sont partout disposés suivant leur suite naturelle, d'habitude de gauche à droite, en commençant par celui du Bélier, où le soleil entre à l'équinoxe de printemps ». Le bélier comme premier signe est relativement conventionnel, Cf. par exemple CAMPBELL 1968, p. 46, Zodiac and orientation, 4a1 ; ou encore, BECK 1988, p. 92, note 220 : « Aries is the initial sign on all arciform Mithraic zodiacs except those on the Housesteads birth-scene [il s'agit d'un zodiaque fermé qui n'entre pas dans notre catégorie] and on the soffit of the cult-niche at Dura (*CIMRM* 43 : begins with Libra in lower right)... ».

configuration exceptionnelle pourrait éventuellement être mise en rapport avec la place qu'occupe le signe du Bélier au milieu du ciel dans le *thema mundi* [50] ;

— l'orientation des signes en deux moitiés ascendantes et affrontées est connue dans quelques zodiaques, comme ceux des reliefs mithriaques d'Heddernheim, de Rückingen ou de Gross-Krotzenburg en Allemagne [51], celui de la villa Barberini, ou encore celui de Doura-Europos, ces deux derniers cités précédemment ;

— l'hypothèse vraisemblable d'une figure centrale placée au sommet du zodiaque de Ša'āra est justifiée par trois exemples : le zodiaque peint de Doura-Europos, qui portait l'image de *Chronos*-Saturne, auquel s'ajoute le zodiaque du grand relief du même site, où figure le buste d'un dieu barbu coiffé du *kalathos*, identifié à Saturne-*Sérapis* [52], celui de la Villa Barberini enfin, qui comporte un globe terrestre surmonté d'un personnage à tête léonine autour duquel s'enroule un serpent (Aiôn) [53] ;

— la Balance portait sur la tête un petit personnage tenant par une main la queue du Scorpion. Cette évocation d'un lien physique entre les deux signes est connue par quelques exemples de zodiaques d'époque impériale, l'un situé d'ailleurs en Syrie au plafond du *thalamos* nord du temple de Bel à Palmyre [54]. La Balance est une constellation qui a été acquise tardivement, à l'époque augustéenne, à partir du Scorpion, ce qui explique que l'on ait parfois cherché par la suite à évoquer cette filiation [55].

Le « bâtiment est » de Ša'āra comporte un zodiaque sous une forme iconographique spécifiquement mithriaque, un « arc zodiacal » couronnant un antre. Il est intéressant de constater que les particularités de ce zodiaque trouvent un parallèle en premier lieu en Syrie, avec le zodiaque peint du *mithraeum* de

---

50. GURY 1997, 1, p. 494, qui cite Firmicus Mathernus, *Mathesis*, 3, 1, 17-18.

51. Heddernheim (*CIMRM* 1083, fig. 274) ; Rückingen (*CIMRM* 1137, fig. 296) ; Gross-Krotzenburg (*CIMRM* 1149, fig. 302).

52. Selon CAMPBELL 1968, p. 47, 4a2 : « Likewise the zodiacs on the larger Dura relief (*CIMRM* 40) and on the frescoes on the Middle and Late periods of the Mithraeum (*CIMRM* 43) are separated into two halves by a representation of the *Deus Aeternus* or a Sky god, the former at the automn equinox and the latter at the spring ». Le zodiaque du grand relief de Doura-Europos, normal, débute par le bélier à gauche et n'est pas divisé en deux moitiés ascendantes. Le dieu barbu qui le couronne serait Ba'alšamīn selon F. Cumont, Saturne-Sérapis selon M.J. Vermaseren, en raison du *kalathos* qui le coiffe.

53. *CIMRM* 390.

54. Cf. SEYRIG 1975, p. 58 ; GURY 1997, p. 496 : « sur le relief de Palmyre, un grand Scorpion enferme dans ses pinces le petit porteur de la Balance ».

55. *Ibid.* Balance : p. 491, p. 495 ; commentaire p. 496.

Doura-Europos, en second lieu en Italie dans le *mithraeum* de la villa Barberini à Rome.

B. *Les piédroits de l'arc : des « pilastres historiés » (fig. 5-6, fig. 13 et 15)*

Les piédroits peuvent être considérés, par leurs décors, comme des pilastres. Ces pilastres étaient couronnés par deux Atlantes dans la position classique, destinés à soutenir, par l'intermédiaire de petits chapiteaux moulurés, les retombées de l'arc zodiacal. L'Atlante de droite était nu (à l'Orient), celui de gauche était en pagne (à l'Occident). Sous les Atlantes, les pilastres sont constitués chacun de trois blocs assisés de dimensions différentes mais de hauteurs correspondantes. Chacun des blocs était sculpté d'un thème iconographique propre. Ces thèmes sont associés selon trois registres qui se complètent symétriquement, par paire et par assise (assises supérieure, centrale et inférieure). Cette organisation du décor en scènes superposées et cloisonnées, avec un sens de lecture par niveaux, s'identifie au mode de représentation dit en « tableaux historiés » ou « panneaux à scènes multiples ». Ici, les cadres ne sont pas sculptés mais plus simplement matérialisés par les joints des blocs.

— *Assise supérieure (sous les Atlantes)*

Le bloc de droite comportait vraisemblablement un personnage semi-allongé tourné à gauche vers l'ouverture de l'« abside », appuyé sur le coude gauche et le buste relevé dans la position des divinités couchées. Un objet comme un panier de fruits semble reposer sur sa jambe. Au dessus, le bras droit était tendu, peut-être vers un autre élément du décor, perdu. Un rinceau présentant un étalage de feuilles et des fruits d'espèces variées (feuille de vigne et grappe de raisin, feuille de chêne et gland, grenade, pomme) surmonte le personnage. Les martelages ont épargné le décor végétal.

Le bloc de gauche comporte comme élément central une sorte de monstre anguipède ailé (la tête et les bras ne sont plus visibles), tourné à droite vers « l'abside ». Ce monstre, dont le corps et l'aile évoqueraient une iconographie orientale ancienne, se dresse devant un petit palmier et surmonte des fruits divers, pomme, grenade, raisin, et un épi de blé. Derrière le monstre anguipède se trouvait un personnage de face, semblant courir et surgir brusquement, tenant, semble-t-il, un objet allongé dans la main droite. Le pied droit de ce personnage repose sur un objet non identifié de forme circulaire et muni d'une sorte d'appendice sur lequel se dresse un épi de blé.

Les Atlantes, utilisés comme supports architectoniques de l'arc, apparaissent en même temps comme une transposition architecturale du thème mythologique d'Atlas, supportant le ciel. Atlas supportant la représentation du zodiaque est connu dans la statuaire, hors contexte mithriaque [56]. En revanche, Atlas supportant le globe apparaît fréquemment dans les représentations qui encadrent la taurochtonie [57]. À Ša'ara, les

---

56. GUÑO 1986, 1-2, n° 32 : sculpture sur marbre à Naples, un atlante dans la position classique porte un globe sur lequel sont représentés les signes du zodiaque et les constellations (vers 150 ap. J.-C.) ; n° 37 : sculpture fragmentaire, Rome, un atlante supportait un cercle zodiacal (2e-3e s. ap. J.-C.).

57. *Ibid.*, plusieurs exemples sont donnés : n° 42, Mauls en Rétie (*CIMRM* 1400) ; n° 43, Neuenheim en Germanie (*CIMRM* 1283) ; n° 46, Osterburken en Germanie (*CIMRM* 1292).

Atlantes occupent une place privilégiée dans le décor : supports symboliques de la voûte céleste, intermédiaires entre le monde chthonien et les cieux, ils sont en relation avec les scènes religieuses sur lesquelles ils reposent directement.

Le registre de l'assise supérieure présenterait en effet deux thèmes mythologiques en rapport avec la Création et l'origine des temps : l'abondance et la fertilité en constituent l'arrière plan (omniprésence des fruits et étalage des différentes espèces sur un même rinceau, épis de blé et palmier-dattier, des symboles de fertilité).

La scène de droite devait figurer une divinité couchée qui s'identifie assez plausiblement à *Tellus*, déesse de la végétation et force créatrice de la nature, qui soutient la vie végétale, animale et humaine. Tellus est associée à diverses divinités. Elle est connue dans le contexte mithriaque, par exemple sur un relief de Rome du 3e s., où elle se tient sous l'image du taurochtone selon une iconographie qui serait très comparable (à demi-couchée, le bras droit en avant, un panier de fruits posé sur les genoux) [58] et dans plusieurs autres exemples [59]. Il est intéressant de constater qu'il existe un cas (relief d'Osterburken) où cette divinité est associée à Atlas, référence à l'origine chthonienne du Titan, mais aussi aux deux aspects de la création, le ciel et la terre [60].

La scène de gauche, qui fait apparaître un personnage et un monstre anguipède ailé, évoque la scène du combat de Zeus contre les Géants anguipèdes. Zeus dans ce cas ne brandissait pas son arme comme dans sa représentation habituelle (un foudre en général). L'objet qu'il devait tenir horizontalement, le bras abaissé, serait plutôt un glaive (?). Le monstre fait penser davantage à un monstre asiatique comme Typhée qu'à un Géant anguipède classique, mais l'on sait d'une part que les combats contre Typhée sont étroitement apparentés aux Gigantomachies, d'autre part que les Géants, anguipèdes depuis l'époque hellénistique, portent parfois des ailes, enfin qu'il existe plusieurs représentations d'anguipèdes d'inspiration orientale à l'époque romaine en Syrie [61]. On sait que *Kronos-Chronos,* le temps primordial, dont procède le ciel et la terre, passe son pouvoir à Zeus en lui remettant le foudre. Il s'en sert pour terrasser les Géants anguipèdes, Titans qui incarnent le mal, menaçant d'anéantir les créatures vivantes. Cette scène, très fréquemment représentée dans le répertoire iconographique des pilastres des reliefs mithriaques [62], permettait de situer l'intervention de Mithra, gardien de la subsistance des espèces et héritier de Zeus dans l'histoire du monde. Et c'est effectivement le thème qui apparaît dans l'assise suivante.

— *Assise centrale (fig. 6, 15)*

Les deux blocs, de hauteur équivalente aux précédents, présentaient chacun un personnage figuré en pied et de face. Ces deux personnages avaient une même apparence, mais ils étaient engagés dans une action différente. Les contours des jambes partiellement

---

58. Bas relief de Rome (*MMM* 60, fig. 56 ; *CIMRM* 598 ; VOLLKOMMER 1992, n°114).

59. GHISELLINI 1994, 1, p. 881 : « *Tellus* en contexte mithriaque ».

60. Relief mithriaque d'Osterburken, (voir note 49) ; pour l'association entre Atlas et *Tellus* sur ce relief : GUÑO 1986, 1, p. 15 (n°46).

61. VIAN 1951, p. 6-7 ; p. 11, n°14 : anguipède du temple de Bêl à Palmyre ; p. 12, n° 15 : anguipède du musée de Sūwaydā'.

62. Il est intéressant de noter que les panneaux à scènes multiples de la niche cultuelle des *mithraea* de Doura-Europos et de la villa Barberini, qui présentent, comme nous l'avons montré, d'importantes similarités avec le zodiaque de Ša'āra, comportent cette scène (comme ici, en haut à gauche). Les panneaux à scènes multiples encadrant la taurochtonie figurant Zeus terrassant les Géants anguipèdes sont nombreux, en particulier dans le groupe dit « réto-rhénan » : TURCAN 1993, p. 52 et p. 95.

conservés indiquent qu'ils pouvaient être nus ou vêtus d'un pantalon. L'un et l'autre étaient coiffés d'un même bonnet au contour conique et légèrement arrondi d'où émergent encore quelques boucles de cheveux. Le contour de ce bonnet est celui du bonnet phrygien vu de face. Sur le bloc de droite, le plus lisible, le personnage semble tenir avec son bras gauche un animal qui a une petite queue relevée et des pattes qui font penser à un félin ou à un ours (?), alors que l'autre bras était visiblement dressé, brandissant éventuellement un objet indéfinissable. La scène est complétée par un petit chien qui se dresse les pattes en avant, la queue dressée, au pied et contre le côté gauche du personnage. Sur le bloc de gauche (*fig. 15*), dont la compréhension est très limitée, on peut estimer avec quelque vraisemblance que le personnage était accompagné à sa gauche par un volatile, éventuellement un coq (?).

La composition de cette assise, qui présente symétriquement deux personnages similaires, diffère nettement de la précédente qui réunit mythologiquement deux scènes différentes. La présence du bonnet phrygien dans les deux cas conduit naturellement à supposer qu'on se trouve ici devant un registre spécifiquement mithriaque, par ailleurs bien à sa place dans l'ordre de lecture symbolique descendant. S'agit-il d'un même personnage – auquel cas il faudrait y voir Mithra lui-même – ou bien deux personnages différents, et il faudrait y voir alors ses deux compagnons porte-flambeaux – Cautès et Cautopatès – ? L'état de conservation ne nous permet pas d'avoir une identification assurée sur cette question. Les exploits de Mithra avant et après l'épisode du sacrifice sont présents sur les panneaux à scènes multiples (naissance hors du rocher, épisodes de la capture du taureau, Sol agenouillé devant Mithra, banquet de Sol et Mithra, char transportant les deux divinités), au même titre que les dieux aux débuts des temps [63]. Mais l'attitude des deux personnages et les animaux qui les accompagnent ne semblent pas trouver de correspondance exacte dans cette imagerie spécifique et relativement stéréotypée. Néanmoins, la Syrie apparaît, avec l'apport des nouvelles découvertes, de plus en plus comme une région à part : les exemples de Sidon, de Doura-Europos et aujourd'hui surtout de Ḥawārta (Huarté) font ressortir l'existence de sources d'inspirations iconographiques différentes [64]. Le cas de Ša'āra n'échappe peut-être pas à cette série « orientale ».

L'hypothèse de dadophores, encadrant à droite et à gauche l'image du taurochtone placée dans l'« abside », est aussi vraisemblable. Les dadophores, d'avantage encore lorsqu'il s'agit de figures détachées de la taurochtonie, sont fréquemment dotés d'attributs. Ces attributs sont d'une grande diversité, objets et animaux [65]. Si l'on se base sur les parallèles, Cautès, accompagné d'un petit chien, serait plutôt le personnage de

63. *Ibid.*

64. À Sidon, deux statues de Cautès armé d'une hache bipenne, rappelant *Jupiter dolichenus* (*CIMRM* 82-83), cf. HOPFE 1990, p. 2222. À Doura-Europos, les représentations des deux personnages encadrant la niche cultuelle (*CIMRM* 44), cf. CUMONT 1975, p. 183-184 ; HOPFE 1990, p. 2227. À Ḥawārta (Huarté) où sont présentent des scènes inédites inspirées du zoroastrisme « iranien », cf. GAWLIKOWSKI 1999, p. 268-271 ; GAWLIKOWSKI 2000.

65. On rencontre : brassée de feuillage, épis de blé, pomme de pin, fruits, cuisse du taureau, clef, bouclier, arc, hâche bipenne, chien, serpent, coq, bélier, lion, etc.

droite [66] et Cautopatès, accompagné d'un oiseau, serait alors le personnage de gauche [67]. Un autre argument est que ce dispositif (position du spectateur), Cautès à droite, Cautopatès à gauche, en relation avec le sens immuable de la représentation de la taurochtonie, est bien le plus fréquemment attesté. À Ša'āra, il pourrait y avoir en plus un rapport direct avec l'orientation du bâtiment, selon les points cardinaux : le personnage de gauche est situé à l'Orient, l'autre à l'Occident. Cautès symbolise le soleil ascendant, Cautopatès le soleil descendant.

— *Assise inférieure*

Les blocs de l'assise inférieure, plus petits, comportent une moulure de base identique à celle qui surmonte les piédroits. Le bloc de droite a partiellement conservé une scène où figuraient trois félins, lions ou lionnes (à moins qu'il s'agisse de chiens ?) superposés, prêts à bondir vers l'« abside ». Il ne subsiste que l'arrière-train de ces animaux.

Le bloc de gauche (*fig. 15*) présente les restes d'une scène dans laquelle le sujet principal était un personnage vu de face en pleine action, les jambes écartées dans la position de l'attaque ou de la défense (le pied droit campé en arrière est vu de profil et l'autre, semblant surgir du cadre, est vu de face). Il n'y a pas ou plus de détail du vêtement sur le corps, qui pouvait être nu ou portait un pantalon. En revanche, les méandres qui sont visibles de part et d'autre pourraient figurer les ondulations d'une cape. La tête et les bras sont détruits. Ces derniers étaient levés et en mouvement. Un autre élément du décor, perceptible à droite du personnage, devait figurer l'objet complémentaire de la scène.

Les thèmes représentés dans l'assise inférieure ne sont pas évidents. Le lion occupe une place très importante dans le bestiaire mithriaque, on le trouve en particulier dans la scène de la taurochtonie. Mithra est un dieu chasseur et sur une fresque de Doura-Europos, le dieu est, dans cette action, accompagné d'un lion [68]. A Ḥawārta (Huarté), sur le mur nord du vestibule du *mithraeum*, se trouve une fresque représentant deux lions opposés, s'attaquant à des nègres placés au centre de la scène [69]. À moins qu'il s'agisse de chiens, l'attitude bondissante rappellerait éventuellement des représentations mithriaques dans lesquelles ces animaux chassent en groupes [70].

---

66. L'attitude du chien qui bondit à ses pieds rappelle beaucoup l'image stéréotypée du chien de la taurochtonie ; le deuxième animal brandi à droite pose des problèmes d'interprétation car il semble unique.

67. Par exemple : à Sidon Cautès est accompagné sur une statue par un chien (*CIMRM* 81), et, sur une autre, par un serpent (*CIMRM* 80) ; à Siscia, en Pannonie, un chien se dresse aux pieds de Cautès (*CIMRM* 1473) ; à Rome sur des statues, Cautès est accompagné d'un Chien, Cautopatès d'un coq (*CIMRM* 431) ; à Capoue, sur des fresques, c'est Cautès qui a un coq à ses pieds (*CIMRM* 182 et 183) ; à *Novae*, en Mésie, Cautès et Cautopatès tiennent chacun un coq (*CIMRM* 2268), à Philippeville en Numidie, Cautès est accompagné d'un lion, Cautopatès d'un oiseau, peut-être un coq (*CIMRM* 123 et 124).

68. *CIMRM* 52.

69. GAWLIKOWSKI 2000, p. 270.

70. En particulier, le revers du grand bas-relief de Heddernheim en Germanie (*CIMRM* 1083), où apparaissent au dessus de la scène du banquet trois chiens bondissants (s'apparentant à des félins), ou encore la scène centrale de l'avers de la stèle de Dieburg en Germanie représentant Mithra équestre et chassant, accompagné par trois chiens bondissants (*CIMRM* 1247).

Sur le bloc de gauche, le personnage, qui semble bien vêtu d'une cape selon l'une des représentations classiques de Mithra, rappelle de manière assez frappante par sa pose différentes scènes connues, comme celle du miracle de l'eau, ou celle où l'on voit le Soleil agenouillé [71]. Si l'on se réfère à l'iconographie habituelle, on peut supposer que l'assise inférieure présentait éventuellement des scènes qui succédaient à l'épisode de la taurochtonie, comme celle où Mithra est représenté avec Sol. Il faut remarquer qu'un lion bondissant ou des chiens chassant sont parfois associés à ce thème sur des reliefs cultuels [72].

Le décor de l'encadrement de l'« abside » présente des caractères mithriaques évidents. La forme architecturale de l'arc, un arc zodiacal placé sur des pilastres historiés, est typique, comme le programme iconographique, qui tente par une vision catéchistique de résumer une histoire du monde [73]. Au delà de lectures parfois difficiles, éventuellement sujettes à caution, deux éléments s'imposent : le zodiaque et ses parallèles mithriaques très particuliers, le personnage avec le bonnet phrygien, là où on pouvait l'attendre.

3. Autres éléments mithriaques de l'ensemble du sanctuaire

La fouille du « bâtiment est » et de ses abords a livré quelques éléments sculptés qui méritent d'être signalés : plusieurs fragments du décor martelé de l'arc, dont un doigt et un coude de l'Atlante droit, la tête du bélier du zodiaque, mais aussi le fragment caractéristique de l'extrémité d'une torche sculptée en relief [74]. La représentation de la torche est exceptionnelle dans l'iconographie locale. Replacée dans le contexte spécifique de la trouvaille, on est conduit logiquement à supposer qu'il pourrait s'agir du flambeau de l'un des deux dadophores, inséparables de la taurochtonie. Le fragment, malgré les tentatives, n'a pas pu être recollé aux deux personnages mithriaques des pilastres de l'arc. S'il n'est pas relatif à ces représentations, ce qui reste difficile à prouver, cela veut dire qu'il appartenait à l'image cultuelle placée dans l'« abside », et que cette image était un bas-relief.

---

71. Ces scènes sont répandues. La figure de Ša'āra offre de fortes ressemblances par exemple avec les représentations sur l'un des pilastres historiés de *Virunum* en Norique (*CIMRM* 1430) ou encore un fragment de relief de Dacie conservé à Bucarest (*CIMRM* 2190).

72. C'est le cas sur la stèle de Dieburg (*supra* note 70, *CIMRM* 1247), qui représente en thème central le banquet de Mithra et Sol devant la dépouille du taureau. Plusieurs reliefs mithriaques de Thrace et de Mésie font apparaître un lion bondissant en rapport avec la geste de Mithra et Sol (*CIMRM* 2295, 2315, 2320, 2332, 2338).

73. Cf. par exemple TURCAN 1993, p. 76 : « Porphyre nous explique en effet, d'après Numénius, que la grotte mithriaque est une " image du monde " ». Voir aussi p. 95 : La doctrine, chap. I : « Une histoire du monde ».

74. Cette identification a été confirmée par Th. Weber (Université de Mayence), chargé de l'inventaire et de l'étude de la sculpture de la Syrie du Sud et de la Jordanie.

L'apparence extérieure du « bâtiment est » présente bien une certaine monumentalité que l'on attend d'un édifice religieux, mais avec une sobriété et une discrétion qui contrastent foncièrement avec les façades aux décors élaborés qu'affichent des temples gréco-romains traditionnels. Une telle discrétion concorde bien avec ce que l'on connaît des locaux destinés à accueillir les réunions mithriaques, liée à la nature plus ou moins secrète de la célébration des mystères. La « monumentalité » extérieure du bâtiment, par ailleurs toute relative (elle se limite au soin apporté à la construction des parements, qui étaient masqués par un enduit, et à la présence d'un portique de façade) n'est pas contraire à ce que l'on connaît des *mithraea* non souterrains, certains se présentant comme de véritables basiliques avec un *pronaos* à colonnes [75]. La même constatation peut être faite pour la façade de la grotte, qui se limite à un simple mur d'une grande austérité, percé d'une porte d'accès et d'un soupirail. Sa seule qualité est sa technique, plus élaborée que celle qu'on réserve à l'habitat (mais très inférieure à celle qu'on réserve aux temples traditionnels).

La grotte, qui est clairement associée au « bâtiment est », fait partie de la même installation religieuse. Ses aménagements extérieurs, mur de façade, porte avec escalier d'accès et soupirail, et ses aménagements intérieurs actuellement visibles, mur de placage à niches murales, puits foré dans le roc, indiquent qu'il s'agissait d'une salle très importante dans le cadre du sanctuaire. Sa fonction exacte reste pour l'instant indéterminée, mais la présence d'un accès à l'eau n'est probablement pas sans signification : l'eau était un élément fondamental dans les rituels des repas sacramentels et des initiations de la religion mithriaque, et de nombreux *mithraea* sont installés à côté de points d'eau comme des sources ou des puits [76]. À moins qu'il s'agisse d'une deuxième salle de même fonction que la première, comme le suggérerait la présence de murs à niches à l'intérieur, et de fragments de sculpture (en cours d'étude) et notamment un élément qui

75. Cf. TURCAN 1993, p. 77.

76. Cf. *MMM*, I, p. 55 ; voir aussi TURCAN 1993, p. 76 : « Conformément à la tradition, un *mithraeum* devait s'implanter près d'une source ou d'un cours d'eau vive. Cette règle a favorisé, en Gaule par exemple, l'insertion du culte persique dans le contexte de certains sanctuaires indigènes des eaux salutaires. Quand on ne pouvait faire mieux, on creusait un puits, on s'arrangeait pour avoir de l'eau par une canalisation ou au moins une réserve d'eau (dans une jarre ou un bassin quelconque). L'eau jouait un rôle important dans le rituel des repas sacramentels et des initiations. Près de l'entrée de plusieurs *mithraea*, des vasques ou des sortes de piscines étaient prévues pour des ablutions et des purifications préalables ». P. 61, Mithra avait avec sa flèche plantée dans le rocher « fait sourdre l'onde rafraîchissante qui préfigurait la désaltération des espèces par le sang du taureau » ; p. 74 : se référant à Porphyre, *De antro Nympharum*, l'auteur nous rappelle que « Zoroastre avait le premier consacré à Mithra dans la montagne une grotte naturelle, – antre fleuri et arrosé de sources ».

pourrait figurer Mithra pétrogène [77]. Des sanctuaires mithriaques associant plusieurs salles de culte sont connus, comme le montre dans la région la récente découverte de Dolichè [78]. On connaît aussi le cas de locaux considérés comme des lieux d'initiation jouxtant la salle de culte proprement dite [79]. Le dégagement programmé de la grotte fournira sans doute les éléments de réponse attendus.

III. Histoire du sanctuaire

1. Date possible des bâtiments

Les données chronologiques fournies par la fouille du « bâtiment est » sont pour l'instant très incomplètes. Les niveaux d'occupations liés à son premier état ont en effet été complètement bouleversés lors des réoccupations médiévales. Cependant, deux sondages pratiqués jusqu'au substrat, sous son dallage et devant sa façade, ont livré du matériel céramique romain, contemporain ou antérieur à sa construction (en cours d'étude). Le sondage devant la façade a en particulier livré un sesterce de Trajan un peu usé [80] provenant d'une couche attribuable à la phase de construction du bâtiment (US 2025 ; un niveau argileux surmonté par des débris de mortier de chaux placé juste au-dessus du rocher sur lequel la façade prend assise). La présence de cette monnaie dans cette couche précisément permet donc de placer *a priori* l'édification du sanctuaire au 2e s. ap. J.-C. au plus tôt.

Les éventuels éléments chronologiques susceptibles d'être fournis par l'architecture sont assez limités. Il faut signaler que l'installation ne semble pas avoir subi de modification durant sa première phase d'utilisation. L'appareil rectangulaire, l'arc ou la voûte, ne sont pas des critères chronologiques utilisables. Leur emploi est attesté dès le 1er s. ap. J.-C. dans des bâtiments élaborés de la région, comme des temples, et continue par la suite. Quant à la voûte en berceau faite de longues dalles de basalte utilisées habituellement pour couvrir

77. Th. Weber, qui n'a pour l'instant pu examiner cette statue fragmentaire qu'à partir de photographies, considère cette interprétation comme vraisemblable.

78. Cf. SCHÖTTE 2000 et la communication concernant la découverte de *Doliché*.

79. Cf. TURCAN 1993 p. 77 : le cas à Rome des *mithraea* de Santa Prisca (*CIMRM* 476) et de Saint-Clément (*CIMRM* 338).

80. Cette monnaie, en cours de nettoyage par F. Bernel au laboratoire de restauration des objets métallique de l'IFAPO à Damas, doit être étudiée ainsi que les autres monnaies du site par Ch. Augé.

les « alcôves » des grandes maisons régionales, on ne connaît pas précisément l'origine de son utilisation [81].

L'arc et son décor sont susceptibles de fournir des données chronologiques plus précises. L'emploi d'un arc sous la forme d'une archivolte décorée pour souligner l'ouverture d'un *adyton* voûté est attesté à la fin du 1er s. ap. J.-C. dans le temple gréco-romain de Ṣaḥr, situé à seulement quinze kilomètres (le décor est un rinceau « peuplé », de style typiquement romain) [82]. Un indice chronologique est peut-être fourni par le *mithraeum* de Doura-Europos, qui voit, lors de sa deuxième reconstruction en 240 ap. J.-C., sa niche cultuelle transformée en un véritable antre voûté, muni de l'encadrement d'une porte et surélevé sur un *podium*, typologiquement comparable à l'« abside » du « bâtiment est » de Ša'āra [83]. L'utilisation du zodiaque arrondi pour souligner l'antre de Mithra se répand, comme cela a été signalé, à partir du milieu du 2e s. ap. J.-C. Le grand relief du *mithraeum* de Doura-Europos (avec le zodiaque) est daté de 170/1 ap. J.-C par son inscription [84]. Le zodiaque peint du même site, unique parallèle à celui de Ša'āra, serait daté de la première reconstruction du sanctuaire, autour de 210 [85].

La monnaie de Trajan, le style du décor d'apparence « pré-provinciale », et le détail iconographique du lien entre le signe de la Balance et du Scorpion, qui relève d'une tradition « impériale haute », vont peut-être dans le sens d'une datation précoce, au 2e s. ap. J.-C. Si tel était le cas, et si l'on se fonde d'une part sur la période connue pour une forte diffusion des *mithraea*, et d'autre part, sur l'emploi du zodiaque et des scènes « historiées » dans l'imagerie cultuelle mithriaque, cette datation devrait alors se placer plutôt dans la seconde moitié de ce siècle.

---

81. Dans son article consacré aux « alcôves », F. Villeneuve ne s'avance pas sur l'origine et la chronologie de la voûte en dalles dans l'habitat en Syrie du Sud, faute, en l'absence de fouilles, de repères plus précis (Cf. VILLENEUVE 1997). En revanche, il est à peu près certain que les grandes maisons de riches et les palais, dans lesquels on a utilisé de manière privilégiée cette formule coûteuse qu'est l'« alcôve » voûtée, doivent être rattachés aux époques romaine tardive et byzantine (comme le palais dit de « Trajan » à Buṣra, aujourd'hui interprété comme une résidence épiscopale). A ma connaissance, le seul exemple connu dans l'architecture religieuse, hormis celui de Ša'āra, se trouve à Sūwaydā' : il a été relevé par mes soins dans une sacristie de la cathédrale datée du 6e s.

82. La fouille du temple de Ṣaḥr a été achevée en Décembre 2000. La datation (sous Agrippa II) est essentiellement founie par l'analyse du décor architectural et la sculpture. La synthèse des résultats des travaux concernant le temple de Ṣaḥr et l'ensemble du site est actuellement en préparation (M. KALOS, TH. WEBER, J. DENTZER-FEYDY, *Le sanctuaire de Ṣaḥr*, à paraître dans la BAH de l'IFAPO).

83. *CIMRM* 34, p. 59-61, fig. 11.

84. *CIMRM* 41.

85. *CIMRM* 34, P. 58-59, fig. 10 ; *CIMRM* 52 et 54.

2. Christianisation

Aucun niveau archéologique en rapport avec la phase de fonctionnement du sanctuaire n'a pu être mis en évidence jusqu'ici. En revanche, le martelage des reliefs de l'arc nous fournit des éléments sur le motif et la période de son abandon. Le soin avec lequel ce martelage a été effectué ne fait pas état d'un banal acte de vandalisme, mais bien d'un programme systématique et méticuleux de destruction. Il est d'ailleurs significatif que les décors végétaux, sans intérêt aux yeux des iconoclastes, furent, dans une certaine mesure, épargnés. Cet acte de destruction est en quelque sorte signé, car seul le christianisme triomphant dans la deuxième moitié du 4e s. a pu susciter un zèle aussi radical. Cette constatation n'est pas sans intérêt dans la perspective qui est la nôtre : on sait que la haine des chrétiens s'est particulièrement déchaînée contre le mithriacisme — diabolisé. Le saccage violent des *mithraea* par ceux-ci est attesté par les textes et leur acharnement sur les reliefs cultuels mithriaques, fractionnés au marteau, est un fait documenté par l'archéologie [86]. C'est à l'évidence de cette même logique particulière que procèdent les martelages des décors du « bâtiment est ». Cette constatation renforce et enrichit encore la compréhension nouvelle du monument.

L'action des chrétiens s'est aussi portée sur la grotte, comme l'indique la construction, surimposée à son ancien accès, d'un porche avec une porte sculptée de deux croix en relief. Ces aménagements doivent sans doute être liés à l'utilisation du puits, clairement établie pour la phase byzantine par le sondage. Attribuait-on alors à son eau des vertus particulières, à mettre en rapport avec la fonction rituelle qu'aurait eu ce puits dans son premier état, et qui justifieraient les nouveaux aménagements à l'entrée de la grotte ? Ils évoquent en tout cas la pratique bien connue de la ré-appropriation par les chrétiens d'un lieu sacré païen. Cette ré-appropriation n'est pas du tout incompatible avec des lieux consacrés au mithriacisme, comme le prouvent de nombreux cas d'églises construites à l'emplacement ou au-dessus d'anciens *mithraea* [87].

À l'époque médiévale le « bâtiment est » et la grotte furent utilisés dans le cadre d'activités domestiques et agricoles, qui ne nous intéressent pas directement ici.

---

86. Voir par exemple ce qu'en dit TURCAN 1993, p. 119 : « D'une façon générale, les *mithraea* ont été l'objet d'un acharnement méticuleux et systématique. On le vérifie en constatant le fractionnement au marteau (ou à la hache) des reliefs cultuels : ainsi ceux de Sarrebourg, de Mackwiller et de Kœnigshofen (ce dernier était pulvérisé en plus de 360 morceaux, et l'on n'a pas tout retrouvé). Les têtes surtout – images des " démons " – ont enduré le zèle iconoclaste des chrétiens, aussi ardents que le seront les révolutionnaires de 1793 à décapiter les saints des cathédrales... ».

87. C'est le cas par exemple à Rome des *mithraea* de Santa Prisca (*CIMRM* 476) et de Saint-Clément (*CIMRM* 338), de Vieux en Lugdunaise (CIMRM 909) ou celui de Ḥawārta (Huarté) nouvellement découvert en Syrie.

IV. L'origine et le contexte du sanctuaire

Comment expliquer la présence d'une installation mithriaque, de surcroît importante, dans un village du nord du Ḥawrān ? La fouille n'a malheureusement pas livré jusqu'ici de données épigraphiques susceptibles de nous éclairer. Des données historiques et archéologiques contextuelles permettent néanmoins d'esquisser des hypothèses. La diffusion du mithriacisme et son culte étant largement liés à l'armée romaine, c'est dans cette direction qu'il paraît utile de s'orienter tout d'abord.

1. Données historiques

Il semble que le village de Ša'āra, qui n'est pas un village habituel par son étendue et son rempart, ait eu une vocation stratégique dès ses origines. F. Villeneuve pensait d'ailleurs qu'il avait pu être développé par les Hérodiens à la fin du 1er s. av. et au 1er s. ap. J.-C. comme l'un des points fort du programme militaire de protection des routes commerciales et de mise au pas de la Trachonitide [88], ce qui semble assuré désormais. La découverte sur le site en 2001 d'une inscription datée de « l'an 23 de la colonie » mentionnant une unité indigène de cavalerie – aile Ière des Αθιχυνοι– va clairement dans ce sens [89]. À la mort du roi Agrippa II (entre 92 et 96 ap. J.-C.), la région est intégrée à la Province de Syrie [90]. Les Romains n'eurent d'autre choix que de poursuivre et de renforcer cette politique de contrôle qu'ils avaient initiée à travers leur clients hérodiens, ce que prouve le maintien des anciens lieux de garnisons [91] et la construction au

88. VILLENEUVE 1985

89. Cette inscription a été découverte lors d'une campagne de fouille consacrée à la porte sud du village en novembre 2001. D'après M. Sartre (à qui j'ai pu montrer une photo et qui m'a aimablement communiqué ces informations) et pour plusieurs raisons, le texte va dans le sens d'une création *ex nihilo* du village de Ša'āra par les Hérodiens : d'une part la « colonie » en question n'a pas à être recherchée parmi les colonies romaines, toutes beaucoups trop éloignées de Ša'āra pour que l'on date une inscription par leur ère propre. De plus, la mention dans la même région à Sūr al-Laǧāt d'une unité hérodienne (75~80 ap. J.-C.) de « cavaliers *koloneitai* » prouve à l'évidence que le terme de « colonie » s'emploie aussi dans le cadre de l'État-client hérodien. D'autre part, l'unité équestre des Αθιχυνοι n'a aucune chance d'appartenir à l'armée romaine ; le nom Αθιχος est attesté comme nom propre dans le Ḥawrān (Umm al -Jimāl, *PAES* III, 342) et il est donc probable que cette aile a été recrutée dans une tribu de ce nom dans la région. L'auteur de l'inscription, Ραειος Νο[ρ]ου est clairement indigène. Ces deux éléments paraissent imposer la présence d'une colonie militaire à Ša'āra.

90. Détail et bibliographie dans SARTRE 2001, p. 515.

91. L'épigraphie prouve la permanence à l'époque romaine des garnisons installées par les Hérodiens dans d'autres villages du secteur (Sūr et Duneibé : Cf : M. SARTRE, *IGLS* XV, à paraître).

second siècle de la voie stratégique *Damas-Bostra* à travers le Trachôn [92]. C'est probablement pour la protection de la route que des détachements de la IIIe légion *Gallica* et de la XVIe légion *Flavia Firma* sont installés à Mīsmīya-*Phaena,* à quelques kilomètres à l'est de Ša'āra. On sait par ailleurs que les troupes en déplacement faisaient étape dans cette agglomération avant la traversée du désert de lave [93]. Il faut convenir que le secteur était donc, dès le second siècle, largement en prise avec la culture romaine, plus particulièrement avec les idées et modes véhiculées par l'armée, et que des soldats, indigènes ou non, résidaient sur place. Ce contexte historique particulier peut donc constituer en soit un élément de réponse.

2. Données archéologiques

L'environnement archéologique de l'installation rupestre permet éventuellement d'aller plus loin dans la réflexion.

Le *mithraeum* est lié à l'installation « économique » adjacente : le rapport d'un *mithraeum* avec un propriétaire privilégié et avec de l'habitat a été maintes fois signalé et le cas du *mithraeum* de Ḥawārta (Huarté) en est une illustration en Syrie même [94]. Mais cette hypothèse semble devoir être abandonnée à Ša'āra, car, comme cela a été montré, l'installation « économique » n'est vraisemblablement pas une maison.

La présence d'une communication privilégiée et directe (bien que secondaire) entre le *mithraeum* et le groupe de ruines qui le surplombe au nord constitue peut-être la clef du problème. L'identification de ces ruines massives à une installation militaire, comme un fortin, n'apparaît pas invraisemblable à Ša'āra maintenant que l'on sait qu'une colonie militaire y était installée au 1er siècle, et qu'une garnison romaine a pu lui succéder. L'installation « économique » adjacente pourrait ainsi trouver une explication appropriée : il s'agirait des communs de l'installation militaire, comprenant entre autres une écurie avec une grange pour la cavalerie. Une telle association entre un lieu de garnison et un *mithraeum* ne serait pas surprenante lorsqu'on sait que dans les régions militarisées, comme c'est le cas le long du *limes* du Rhin et du Danube, les *mithraea* sont souvent placés dans les camps ou à proximité de ceux-ci.

---

92. Le rapprochement anormalement élevé des tours de surveillance le long de la voie dans la portion nord du Trachôn indique à quel point la région restait dangereuse au second siècle de notre ère.

93. C'est ce qu'indique la règlementation du gouverneur Iulius Saturninus (183-187) apposée sur la façade du temple principal de Mīsmīya (W.H. WADDINGTON, *I Syrie,* 2524 - M. SARTRE, *IGLS* XV, 13, à paraître), demandant à ce que les soldats et les fonctionnaires de passage cessent de disposer des habitants, et spécifiant qu'ils doivent être logés à l'hôtellerie de *Phaena* (*xenôn*).

94. Cf. la communication de M. Gawlikowski sur le *mithraeum* de Ḥawārta (Huarté).

La proximité du *mithraeum* avec le grand sanctuaire du village de Ša'āra est aussi un fait qu'il faut prendre en considération : la présence de *mithraea* dans l'environnement de grands sanctuaires est un phénomène attesté dans le monde romain. Le sanctuaire régional de Ba'alšamīn à Sī', qui comportait aussi un *mithraeum* dont seuls deux reliefs de la taurochtonie ont été retrouvés, en est un exemple en Syrie du Sud même [95]. Des centres religieux comme celui-ci attiraient une importante fréquentation, y compris une population de militaires, dont des adeptes du mithriacisme. Ces soldats, lors de leur pèlerinage, avaient aussi parallèlement la possibilité de se réunir pour célébrer leur culte plus spécifique dans des lieux réservés à cet effet. Le *mithraeum* de Ša'āra pourrait donc avoir une double fonction : sanctuaire privilégié d'une garnison, il aurait été à la fois ouverts à des adeptes extérieurs en pèlerinage à Šā'ara. La présence de cette installation mithriaque somme toute importante se justifierait ainsi facilement.

Conclusion

Les nouvelles recherches archéologiques consacrées depuis mai 2000 au village antique de Ša'āra dans le Lağāt ont fourni l'occasion de reprendre l'étude d'un ensemble de constructions rupestres, dont les caractères, uniques en Syrie du Sud, étaient restés jusqu'ici non expliqués. L'analyse approfondie de l'architecture du « bâtiment est » conduit aujourd'hui à le ranger dans la catégorie des *mithraea,* ce que confirme le déchiffrement du programme iconographique de son arc (restitution, *fig. 8*). L'élargissement des travaux à l'ensemble du secteur permet de conclure que cet édifice appartenait à une installation religieuse plus vaste comprenant la grotte voisine, constituant de fait un sanctuaire mithriaque important. Mis à part les particularités de l'organisation de son plan d'ensemble, qui tient pour une part aux contraintes du site naturel, pour une autre au développement du programme architectural lui-même (et l'on sait combien les *mithraea* se prêtent à variétés), il apparaît finalement que les aspects vraiment originaux de l'installation ressortissent plus particulièrement du recours à des usages régionaux : les techniques locales de construction (arc médian, couverture en encorbellement en dalles de basalte, voûte en dalle, toit terrasse), les niches murales (particularité régionale des salles de banquet), le style local du décor de l'arc et ses éventuelles références orientales. S'il est un fait avéré que l'architecture et l'iconographie des *mithraea* répondent à des modèles répandus d'un bout à l'autre de l'empire romain, l'adaptation de ces modèles à des contextes culturels locaux est un phénomène connu. L'exemple de Ša'āra nous en donne une nouvelle preuve, cette fois dans la zone basaltique du Ḥawrān, bien connue par ailleurs pour ces particularismes prononcés.

---

95. Cf. La communication (non publiée) de J.-M. Dentzer concernant ces reliefs mithriaques retrouvés autour du sanctuaire de Ba'alšamīn à Sī'.

Le *mithraeum* de Ša'āra, qui s'ajoute aujourd'hui à ceux de Doura-Europos, Ḥāwarta (Huarté) et Doliché en Syrie, apparaît comme un jalon original et important pour comprendre la diffusion du mithriacisme en Orient, phénomène dont l'ampleur a probablement été jusqu'ici largement sous-estimée, faute de repérages. L'étude, qui se poursuit, devrait permettre d'abord d'éclairer un pan important de l'archéologie régionale en offrant tout d'abord la matière pour mieux comprendre l'impact de la romanisation dans les campagnes ; ensuite, d'ouvrir une réflexion sur l'insertion de cultes importés dans des contextes locaux ; enfin de fournir une première référence bien documentée pour ce type de sanctuaire en Syrie du Sud, dans une région qui est l'un des creusets de l'architecture religieuse du monde antique et l'une des plus riches de ce point de vue. La mise en valeur programmée du site, en même temps que celle du village dans son ensemble, est une chance réelle de sauvegarder ce témoin unique pour l'avenir.

Mikaël KALOS
HISOMA (UMR 5189), Antenne de Tours

Abréviations

MMM
F. CUMONT, *Textes et monuments figurés relatifs aux mystères de Mithra*, H. Lamertin, Bruxelles, vol. I (1896), vol. II (1899).

CIMRM
M. J. VERMASEREN, *Corpus Inscriptionum et Monumentorum Religionis Mithraicae*, I-II, M. Nijhoff, La Haye, vol. I (1956) ; vol. II (1960).

LIMC
Lexicon Iconographicum Mythologiae Classicae, I-VIII, Artemis Verlag, Bern (1981-1997).

Bibliographie

BAUZOU 1985
TH. BAUZOU, « Les voies de communications dans le Ḥawrān à l'époque romaine », J. -M. DENTZER (éd.), *Hauran*, I, p. 137-165.

BECK 1988
R. BECK, *Planetary Gods and Planetary Orders in the Mysteries of Mithras*, Leyde. (= EPRO 109).

BROWN 1939
F.E. BROWN, « Mithraeum », *in* M.I. ROSTOVTZEFF, F.E. BROWN & C.B. WELLES éds, *Excavations at Dura-Europos, Preliminary Reports, Seventh and Eigth Seasons, 1933-1934 and 1934-1935*, New Haven, p. 62-134.

BRÜNNOW 1905-1909
R. BRÜNNOW et A. VON DOMASZEWSKI, *Die Provincia Arabia auf Grund zweier in den Jahren 1897 und 1898 unternommenen Reisen und der Berichte früherer Reisender*, 3 vol., Strasbourg (1904-1909).
BUNNENS 1969
G. BUNNENS, « Le zodiaque nabatéen de Khirbet-Tannur », *Latomus* 28, p. 391-407.
BUTLER 1916-1919
H.C. BUTLER, *Publication of the Princeton University Archaeological Expedition to Syria in 1904-5 and 1909*, Leyde.
CAMPBELL 1968
L.A. CAMPBELL, *Mithraic iconography and ideology*, Leyde (= EPRO 11).
CUMONT 1975
F. CUMONT, « The Dura Mithraeum », *Mithraic Studies*, I, J.R. Hinnells, Manchester, p. 151-214.
DENTZER 1985
J.-M. DENTZER (éd.), *Hauran*, I, *Recherches archéologiques sur la Syrie du Sud à l'époque hellénistique et romaine*, 1ère partie, BAH CXXIV.
DENTZER 1989
J.-M. DENTZER, « Le sanctuaire Syrien », *Archéologie et Histoire de la Syrie*, II, Saarbrücken, p. 297-322.
DOWNEY 1988
S.B. DOWNEY, *Mesopotamian religious architecture, Alexander through the Parthians*, Princeton.
DUSSAUD 1927
R. DUSSAUD, *Topographie historique de la Syrie Antique et médiévale*, BAH LII, Paris.
GAWLIKOWSKI 1989
M. GAWLIKOWSKI, « Les temples dans la Syrie à l'époque hellénistique et romaine », *Archéologie et Histoire de la Syrie*, II, Saarbrücken, p. 323-346.
GAWLIKOWSKI 1999
M. GAWLIKOWSKI, « Sous les auspices de Mithra », *Le monde de la Bible*, n° 128, p. 63.
GAWLIKOWSKI 2000
M. GAWLIKOWSKI, « Hawarte excavations, 1999 », *Polish Archaeology in the Mediterranean*, Reports 1999, Warsaw, p. 261-271.
GHISELLINI 1994
E. GHISELLINI, « Tellus », *LIMC*, VII, 1-2, vol. 1, p. 879-889, vol. 2 (pl.), p. 605-611.
GUÑO 1986
B. DE GUÑO, R. OLMOS, J. ARCE et J. BALSAMEDA, « Atlantes-Atlas », *LIMC*, III, 1-2, vol. 1, p. 2-16, vol. 2 (pl.), p. 6-13.
GURY 1997
F. GURY, « Zodiacus », *LIMC*, VIII, 1-2, vol. 1, p. 490-497, vol. 2 (pl.), p. 319-323.
HOPFE 1990
L.M. HOPFE, « Mithraism in Syria », *ANRW* II, 18.4, p. 2214-2235.
KALOS 1997
M. KALOS, « Le site de Saḥr », *Topoi* 7/2, p. 965-991.
KALOS 2001
M. KALOS, « Un nouveau culte à Mithra », *Le Monde de la Bible* n°139, p. 58.
MA'OZ 1993
Z.U. MA'OZ, « Banias », *The New Encyclopedia of Archeological Excavations in the Holy Land*, 1, The Israel exploration Society, Jérusalem, p. 136-143.

ROSTOVTZEFF 1939
M.I. ROSTOVTZEFF, F.E. BROWN, C.B. WELLES, eds, *Prel. Rep.* VII-VIII, New Haven, « The Mithraeum », p. 61-134.
SARTRE 2001
M. SARTRE, *D'Alexandre à Zénobie*, Paris.
SCHLUMBERGER 1951
D. SCHLUMBERGER, *La Palmyrène du nord-ouest,* BAH XLIX, Paris.
SCHLUMBERGER 1970
D. SCHLUMBERGER, *L'Orient hellénisé*, Paris.
SCHÜTTE 2000
A. SCHÜTTE-MAISCHATZ - E. WINTER, « Kulstätten der Mithrasmysterien in Doliche », *Gottkönige aus Euphrat,* J. Wagner éd., Mayence, p. 93-99.
SEIGNE 1997
J. SEIGNE, « De la grotte au périptère. Le sanctuaire de Zeus à Jerash », *Topoi* 7/2, p. 993-1004.
SEYRIG 1975
H. SEYRIG, R. AMY, E. WILL, *Le temple de Bel à Palmyre,* BAH LXXXIII (album), Paris.
TURCAN 1993
R. TURCAN, *Mithra et le Mithriacisme*, Paris.
VIAN 1951
F. VIAN, *Répertoire des Gigantomachies figurées dans l'art grec et romain*, Paris.
VILLENEUVE 1985
F. VILLENEUVE, « L'économie rurale et la vie des campagnes dans le Hauran antique (Ier s. av. J.-C.-VIIe s. ap. J.-C.), une approche », J.-M. DENTZER éd., *Hauran,* I, p. 63-136, pl. I-VII.
VILLENEUVE 1997
F. VILLENEUVE, « Les salles à alcôves dans les maisons d'époque romaine et byzantine en Syrie », C. CASTEL et M. MAQDISSI éd,s *Les maisons dans la Syrie Antique, du IIIe millénaire aux débuts de l'Islam*, BAH CL, p. 269-281.
VILLENEUVE 2000
F. VILLENEUVE, Z. AL MUHEISSEN, « Nouvelles recherches à Khirbet edh-Dharih (Jordanie du Sud, 1996-1999) », *CRAI*, p. 1525-1563.
VOLLKOMMER 1992
R. VOLLKOMMER, « Mithras », *LIMC*, VI, 1-2, vol. 1, p. 583-626 ; vol 2, p. 325-368.
VON GALL 1968
H. VON GALL, « Bemerkungen zum Bogen des Dativius Victor in Mainz », *Jahrbuch des römisch-germanischen Zentralmuseum Mainz,* 15 (1968), p. 98-119.

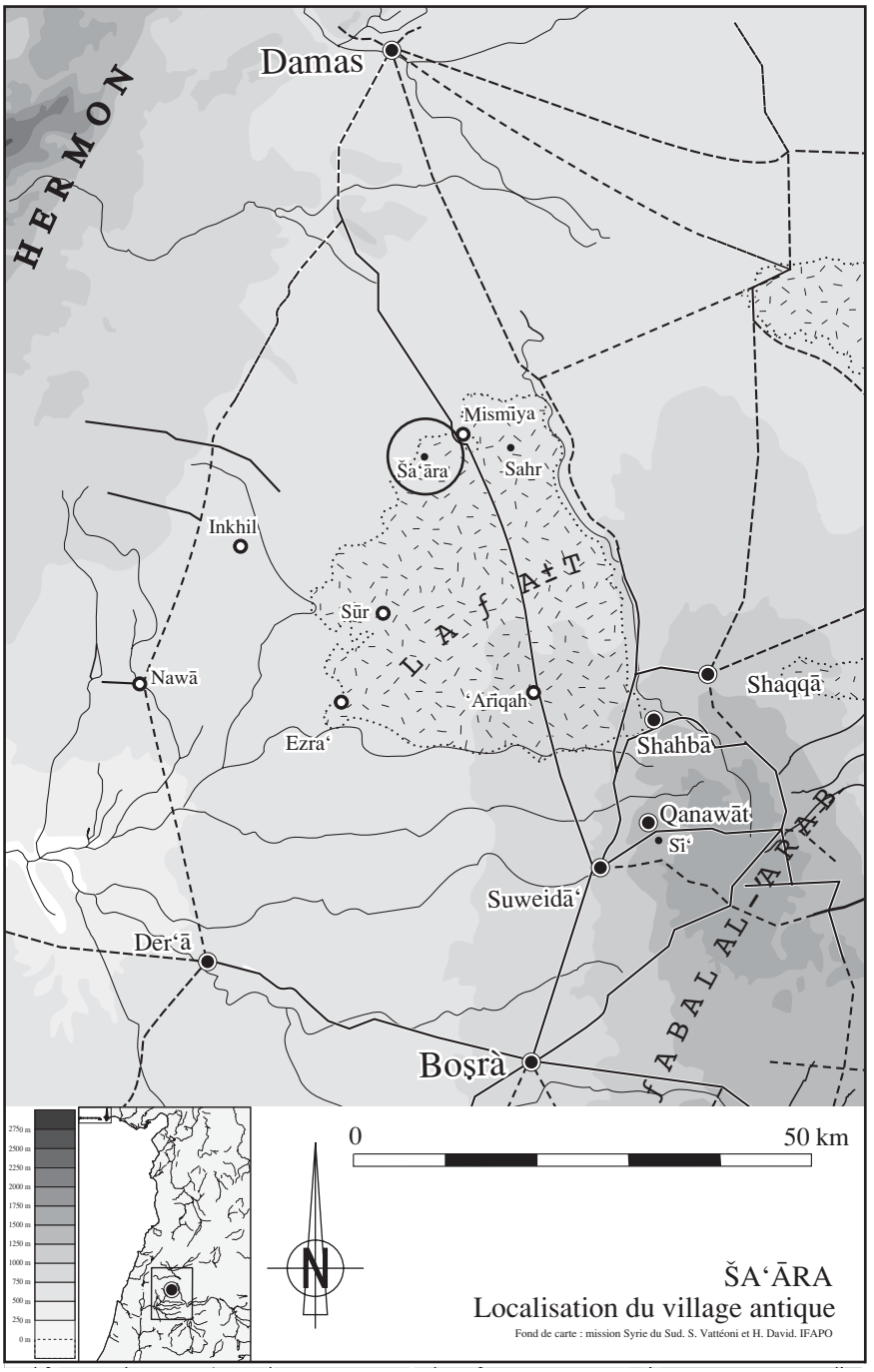

Fig. 1 — Plan de situation du village de Šaʿāra en Syrie du Sud

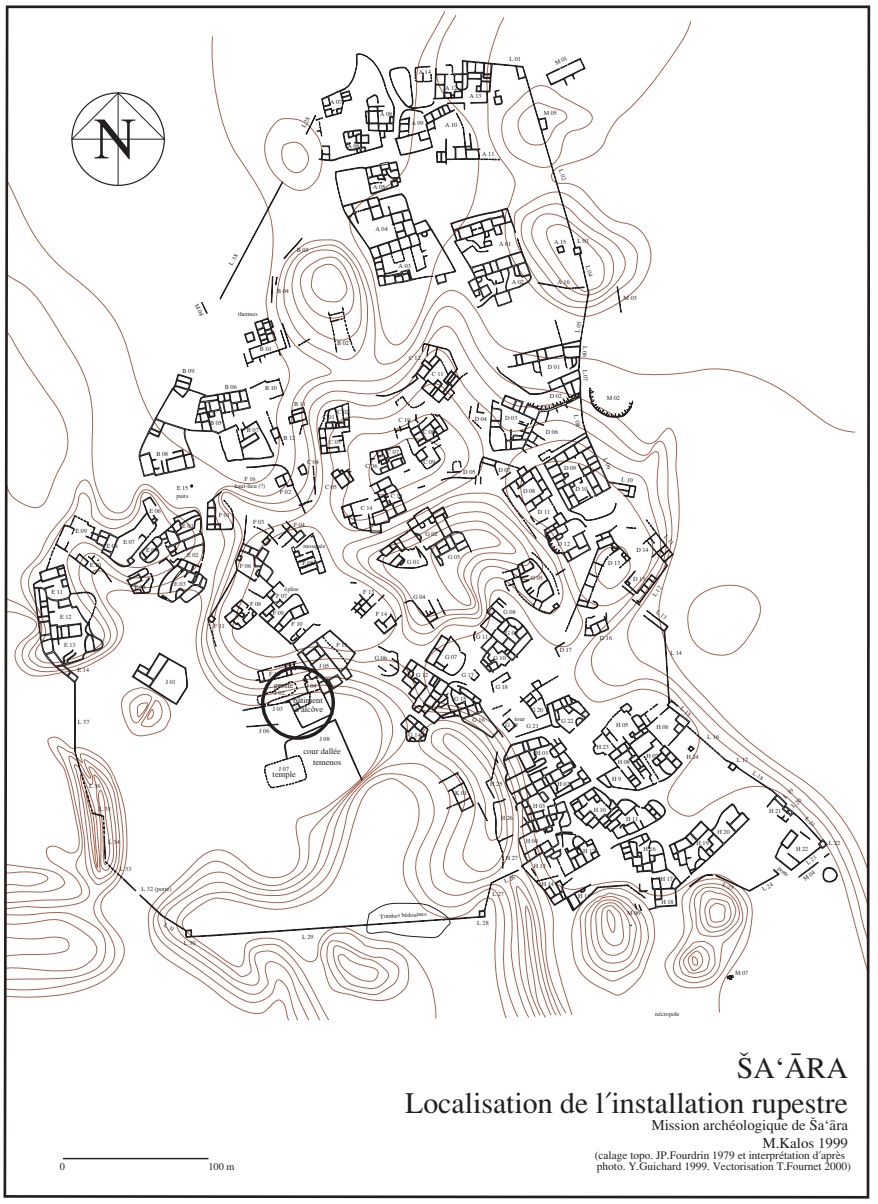

Fig. 2 — Plan du village de Ša'āra et localisation du *mithraeum*

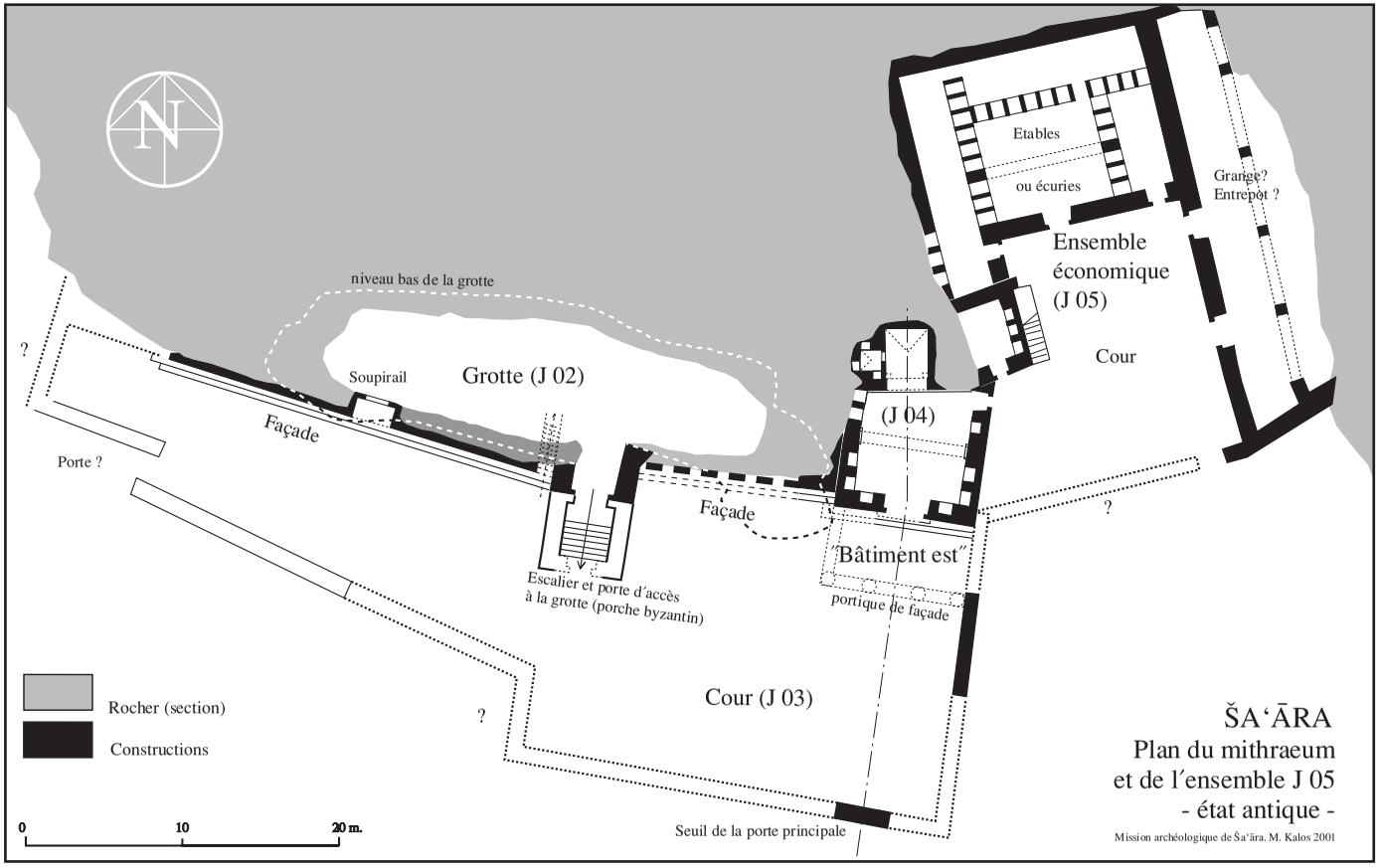

Fig. 3 — Plan général du *mithraeum* (état antique) : le « bâtiment est » (J 04), la grotte (J 02) et la cour (J 03) ; ensemble adjacent (J 05)

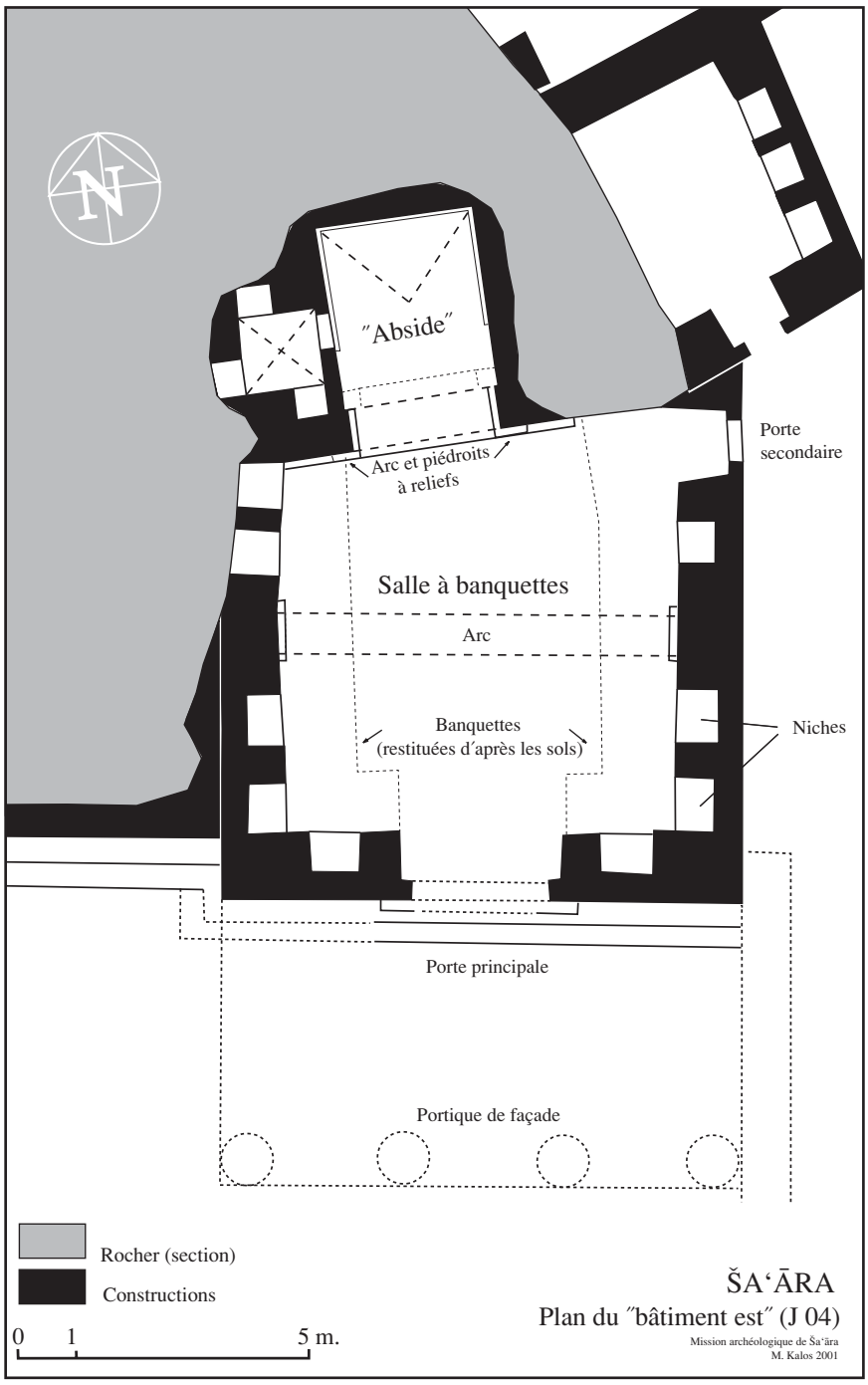

Fig. 4 — Plan du « bâtiment est » semi-rupestre (J 04)

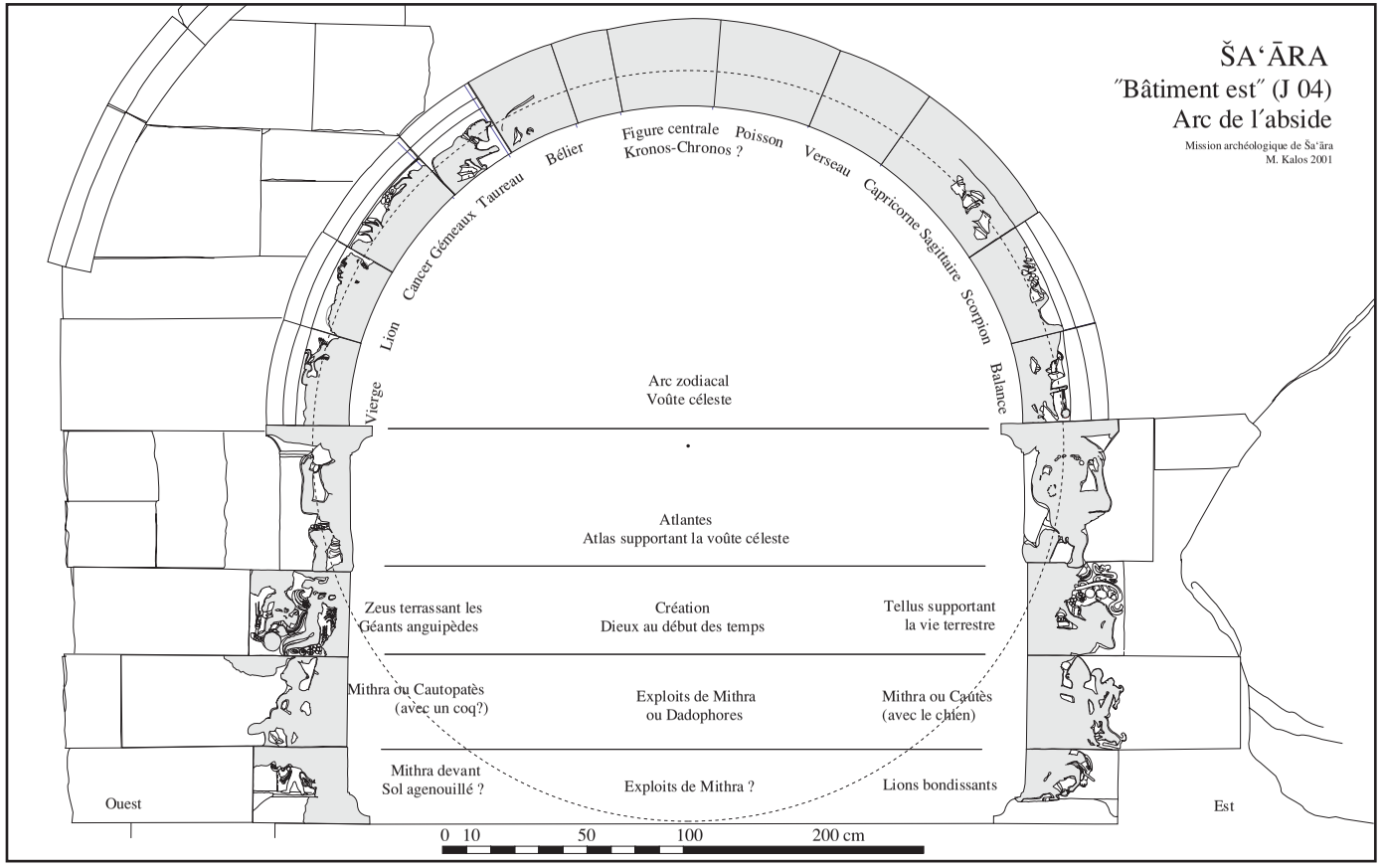

Fig. 5 — Décor de l'arc

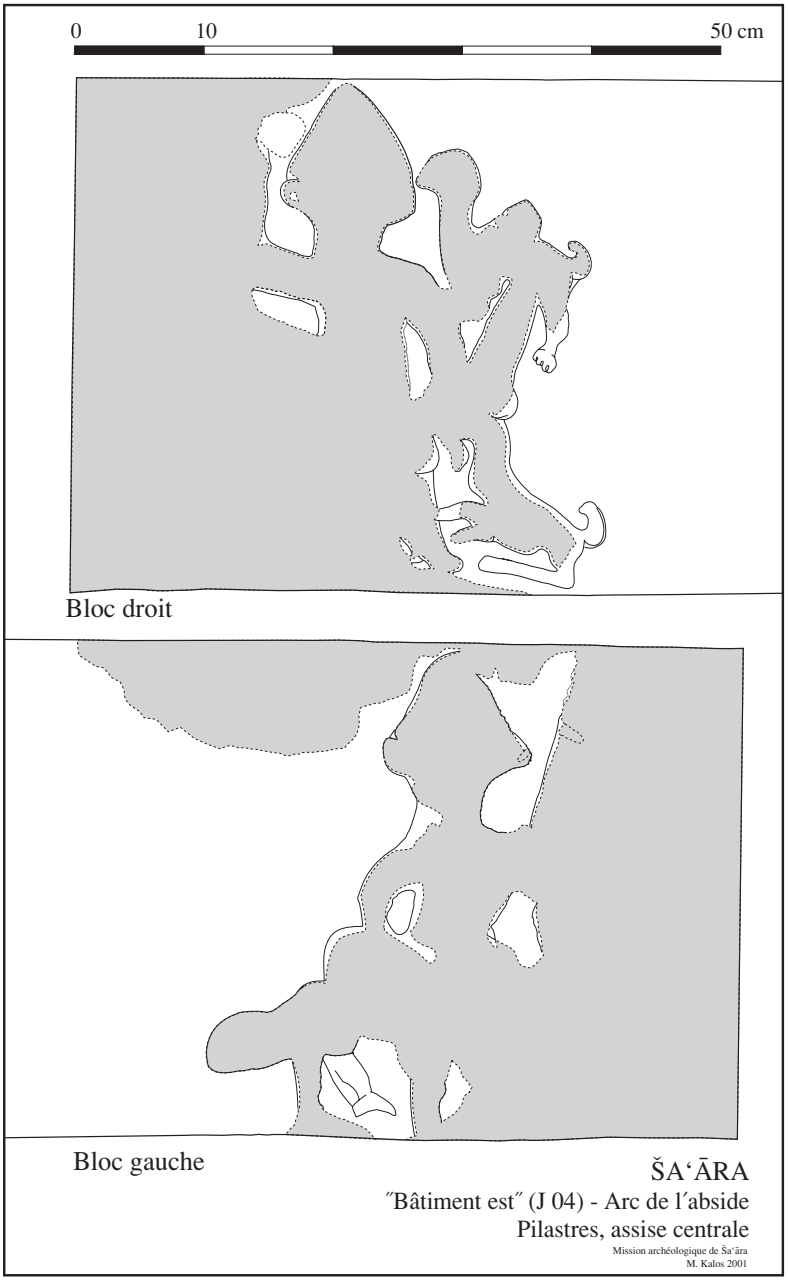

Fig. 6 — Assise centrale des pilastres de l'arc ; personnages mithriaques

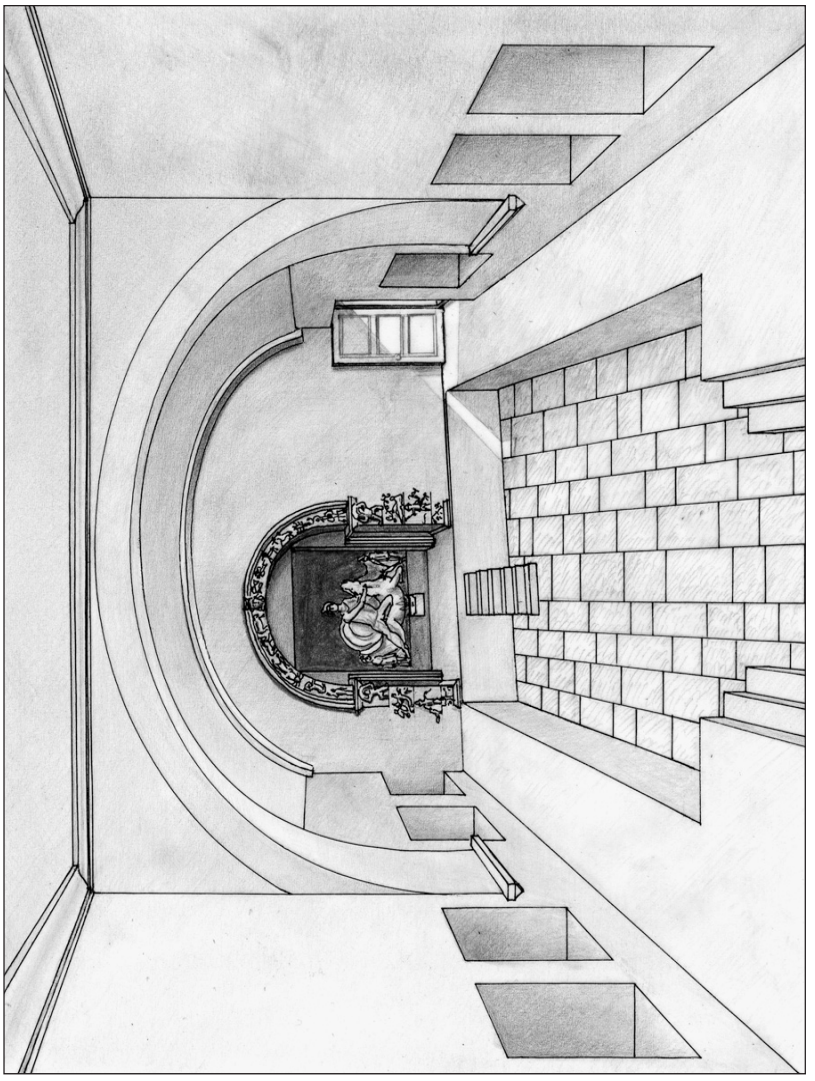

Fig. 7 — Proposition de restitution du « bâtiment est » (vue intérieure)

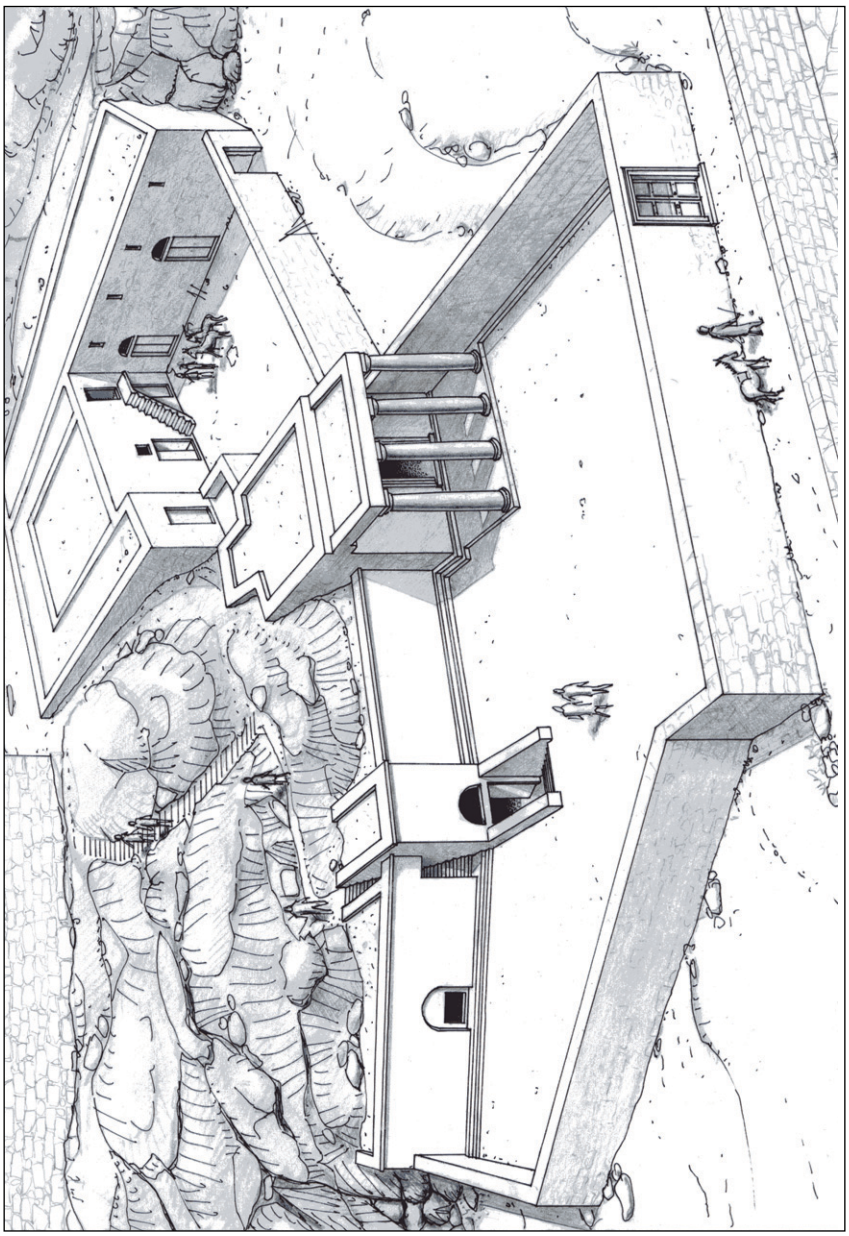

Fig. 8 — Proposition de restitution de l'installation mithriaque avec l'ensemble adjacent (J 05)

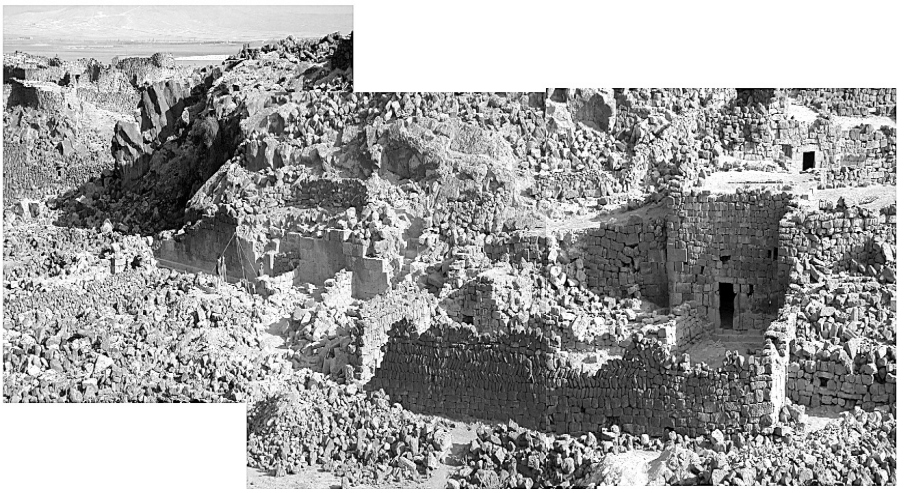

Fig. 9 — Vue générale du mithraeum depuis le sud



Fig. 10 — Façade appareillée de la grotte (J 02) après dégagement (mur moderne obturant le soupirail)



Fig. 11 — Escalier et porte d'accès à la grotte (J 02) après dégagement



Fig. 12 — Extérieur du «bâtiment est» (J 04) ; état de la façade sud, avec constructions postérieures

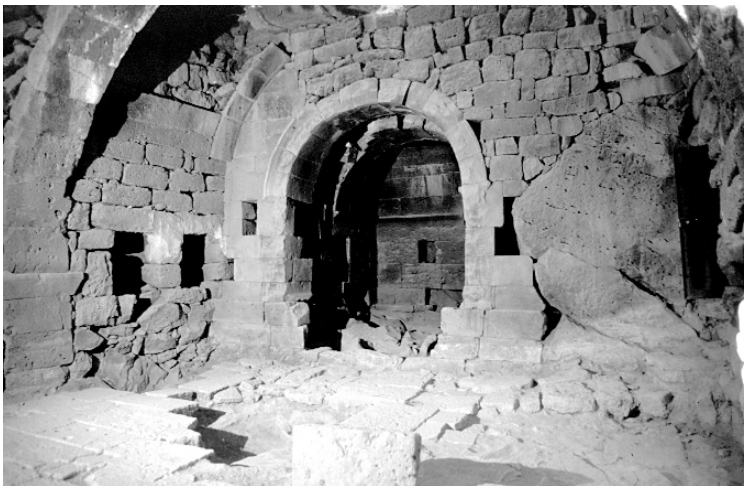

Fig. 13 — Intérieur du « bâtiment est » (J 04) ; vue vers l'« abside »

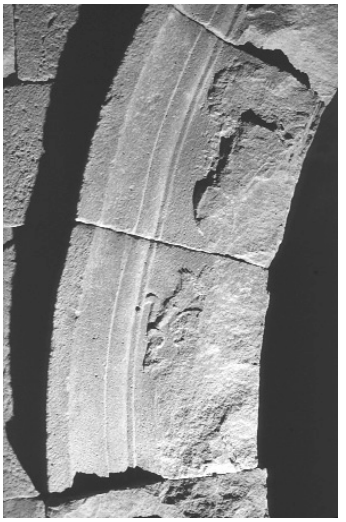

Fig. 14 — Détails de reliefs de l'arc ; zodiaque : la Vierge et le Lion



Fig. 15 — pilastre droit, assise centrale et inférieure : personnage mithriaque